U d'/of OTTAWA
39003003413548

POÈMES ET POÈTES

DU MÊME AUTEUR :

ANDRÉ MARSY. — Un volume in-12, 3 fr. 50.

ÉMILE HINZELIN

FEV 07 1973

Poèmes & Poètes

VERS ANCIENS ET NOUVEAUX

PARIS

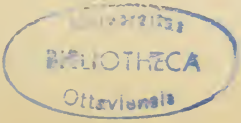
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1890

Tous droits réservés



PQ
2615
.I4P6
1890

A

Madame Henriette PERCIN

Je dédie ce livre

En souvenir de mon respect et de notre dévouement.

PREMIÈRE PARTIE

POÈMES

I

La Vie

A Madame Gosserez-Hinzelin

« C'est une énigme que la vie ! »
— C'est une énigme, je le vois,
J'en ai l'âme toute ravie,
Et toute blessée à la fois.

Le plus grand mal qu'on peut en dire,
Sans doute elle l'a mérité ;
Mais celui qui peut en sourire
N'est pas loin de la vérité.

Il ne faut pas qu'on s'en effraie,
Encor moins qu'on y prenne goût.
Elle n'est ni triste ni gaie,
Elle est la vie, et voilà tout.

Elle est l'amour et sa souffrance
Qu'on recherche avec tant d'ardeur ;
Elle est aussi l'indifférence
Dont on bénit la profondeur.

Elle est une belle harmonie
Que le moindre choc peut briser.
Elle est le râle d'agonie
Et le murmure du baiser.

Elle est la montée et la chute,
Elle est le trouble, elle est la loi,
Elle est enfin la longue lutte
Qu'on livre sans savoir pourquoi.

Le plus obstiné pessimiste
Ignore-t-il en ses douleurs
Qu'il n'est pas de terre si triste
Où ne doivent germer des fleurs,

Et que, même dans une larme,
Il est parfois tant de beauté,
De douceur, de grâce et de charme,
Qu'on a sa part de volupté ?

Ceux qui soutiennent au contraire
Que l'homme est heureux comme un dieu,
Que tout est pour le mieux sur terre,
Ne se moquent-ils pas un peu ?

N'entendent-ils pas en leur rêve
De béate félicité,
L'immense sanglot qui soulève
A chaque instant l'humanité ?

Ah ! le procès de l'existence !
Certes, on peut plaider le cas ;
Mais devant qui porter l'instance ?
Pas de juge et trop d'avocats.

La vie est l'effrayant problème
Où la raison paraît sombrer.
Elle embrasse tout en soi-même,
A quoi la peut-on comparer ?

Est-ce un orage qui nous pousse ?
Mais on dort souvent en chemin.
Est-ce une prison ? Elle est douce,
Puisqu'on a la clef dans sa main.

Elle passe plus ou moins vite,
Suivant le cœur, suivant l'esprit.
Tout est-il bien ? L'on en profite,
Tout est-il mal ? L'on en guérit.

Il ne faut pas qu'on s'en effraie,
Encor moins qu'on y prenne goût.
Elle n'est ni triste, ni gaie,
Elle est la vie, et voilà tout.

Amies

O femmes, c'est en vous que je prends mon courage,
Aux jours de désespoir, d'injustice et d'orage
Vous êtes la vertu. Complices au front haut,
Épouses sans reproche et fines avocates,
Pour combattre, ou souffrir, ou mourir s'il le faut,
Vous avez tant de force, ô vous si délicates !

Quand il vous vit debout à son triste chevet,
Le malade fiévreux, ignorant s'il rêvait,
Imagina d'abord les anges d'innocence,
Vous rendez purs nos pleurs et cher notre souci ;
Vous savez obliger avec reconnaissance,
Prévenir les souhaits et dire encor : Merci.

La mort, l'hiver, la nuit chassent les hirondelles
Et vous attirent, vous les sœurs, vous les fidèles.
Après le long effort des combats détestés,

Quand le vainqueur emporte une palme illusoire,
Le vaincu peut compter sur vous, vous lui restez,
Vous la grâce, vous la beauté, vous la victoire.

Ce n'est pas seulement le baiser qui guérit.
Tout en vous est un baume, un sourire, un esprit ;
Votre pas, votre voix, vos yeux chers aux poètes,
Votre front ravissant qu'effleure un doigt ganté,
Tout est une faveur suprême, — car vous êtes,
Épouse, mère ou sœur, des sœurs de charité.

Pas de martyr saignant sur une haute cime,
Pas de fier confesseur, pas de héros sublime
Dont vous n'ayez sans peur embrassé les genoux.
Car plus que vos amours vos amitiés sont sûres,
Femmes de cœur vaillant, et vous venez vers nous
Avec vos douces mains, si bonnes aux blessures.

La dernière Fée

A vingt ans, j'ai connu la dernière des fées.
Jadis, au temps jadis, elles allaient coiffées
De muguet et d'iris au fond des bois touffus,
Et leur bouche clémente ignorait le refus.
Et les passants ravis voyaient parmi les branches
Glisser leurs cheveux blonds ou leurs épaules blanches.
Elles venaient s'asseoir aux noces, aux repas ;
Certes, il en était que l'on n'invitait pas,
Mais qui donc blâmerait quelques rares épines
De mettre un peu de sang parmi des fleurs divines ?
Le temps jadis est loin, si loin qu'on n'y croit plus,
Et que tout est détruit des siècles révolus.
Car nous manquons surtout de foi. Les pauvres fées !
Sous le livre cruel, elles sont étouffées,
Elles ont fui devant la hache et le journal,
Et le sifflet des trains leur parut infernal.

Or, la dernière était justement ma voisine.
Elle avait deux cents ans au moins. Qu'on imagine
Une vieille très fine et qu'un rien peut briser :
Des yeux faits pour tout voir mais pour tout excuser,
Des cheveux blancs voilés de dentelle jaunie
Et tant de paix exquise et de tendre harmonie,
D'esprit ingénieux et de charme ingénu,
Que j'ai du premier coup, aisément reconnu
Qu'elle avait dans sa main la baguette enchantée.
Mais la fée était bien de notre siècle athée,
De notre siècle ami du doute impertinent,
Analyste acharné qui meurt en raisonnant.
Elle avait pénétré nos âmes éphémères,
Elle savait par cœur le cœur et ses chimères,
Elle avait découvert le mot de l'absolu.
Elle avait tout surpris, tout compris et tout lu,
Enfin, elle avait vu, science que j'envie !
Le néant de la mort et celui de la vie.

Une nuit que, tenant un livre, je rêvais,
La fée entra. « Bonsoir, me dit-elle ; je vais
Dans une heure me perdre au fond du grand mystère,
Le temps est écoulé qui m'est marqué sur terre.

Forme donc un souhait : en te disant adieu,
Quel qu'il soit, mon ami, j'accomplirai ton vœu.
— Je souhaite la gloire, une gloire immortelle !
— Ah ! ce n'est pas longtemps chercher, répondit-elle
En souriant de son beau sourire pâli.
La gloire a sa valeur, mais vaut-elle l'oubli ?
Pauvre bienfait, vois-tu, qu'un triomphe posthume !
La gloire, feu tardif, sur vos cendres s'allume.
Et quel rôle, quel rôle écrasant à jouer
Pour des sots qui parfois ont horreur de louer !
La gloire c'est l'appât de votre orgueil avide,
Illusoire moisson dont l'épi souvent vide
Déchire sans pitié la main du moissonneur.
La gloire, c'est le deuil éclatant du bonheur !
— Donne-moi donc l'amour ! — Mon fils, il est d'un sage
De demander l'amour à la fée. Envisage
Cependant cet amour que j'aurai suscité.
Ton orgueil, je te prie, en sera-t-il flatté ?
N'auras-tu ni soupçon, ni scrupule, ni crainte,
Dans ce baiser fatal, dans cette aveugle étreinte,
Involontaire élan où le choix n'est pour rien.
— Accorde-moi plutôt l'or et le pouvoir. — Bien.
Mais le pouvoir est triste : un lourd ennui l'assiège ;
Quant à l'or, prends bien garde ! Étrange sortilège,

Le cœur, par ce métal à jamais tourmenté,
S'il s'ouvre à son prestige en est comme aimanté.
Adieu l'insouciance et l'humeur vagabonde,
Adieu les bras tendus pour embrasser le monde,
Adieu le cher dédain des stupides travaux,
Et l'adoration des chefs-d'œuvre nouveaux
Si plaisants à rêver qu'on hésite à les faire,
Adieu cette royale et prodigue misère
De poète sublime ou de prince héritier !
Tu seras riche. Apprends ce pénible métier.
— Non ! Je veux seulement de très longues années :
Fais-moi le spectateur de bien des destinées,
Permets-moi de trouver les causes et les lois,
Révèle-moi le monde et l'homme, et que je sois
Le plus sage et le plus savant. — Tu seras sage
Et savant. Tu pourras retenir au passage
Le manteau qui dérobe à tous la vérité,
Et tu verras que tout, qui n'est que vanité,
Se réduit à des mots, où tu perdras ta peine,
Car les mots ne sont rien qu'une musique vaine.

Minuit sonna, comme à regret, si lentement
Que l'horloge semblait tinter en s'endormant.

La fée alors, très pâle et presque transparente,
Se pencha vers mon front et d'une voix mourante :
« Je te fais, mon ami, qui seul dois me pleurer,
Le meilleur don, le don de ne rien désirer. »

Adam chassé

Adam, chassé, marchait, les yeux fixés à terre :
Derrière lui, l'épée en feu barrait le ciel.
Vers l'homme descendit l'archange Riziel,
Le génie au front blanc, le maître du mystère.

« Adam ! » dit-il. Adam pleurait. L'archange austère,
Debout contre un rocher qui devint un autel,
Tâcha donc d'être doux en tenant au mortel
Le discours d'où sortit le Verbe salutaire.

« O toi, qui, né d'hier, voulus réaliser
Le tout de la science et le tout du baiser,
Dieu, jaloux de rester inconnu, Dieu t'exile !

Le sol sera cruel à tes pas de proscrit :
Bénis-la cependant, la route difficile
Qu'éclaire une science et qu'un baiser fleurit. »

Le Charnier des moines

Je visitais le mont Saint-Michel. Les flots bleus
Reflétaient doucement ses faîtes merveilleux,
Montagne de granit ciselée et fleurie.
Près du dortoir, au bout d'une ample galerie,
J'aperçus un caveau, perdu dans les vieux murs,
Où les piliers massifs s'enfonçaient, plus obscurs.
Un soleil hésitant, par les arceaux obliques,
S'y glissait en rayons froids et mélancoliques,
Et l'on y respirait, en une ombre où tout dort
Une odeur de passé triste comme la mort.
Je reconnus le lieu : c'est le *Charnier des moines*.
Le Mont était leur bien, trésors et patrimoines,
Leur pays, leur église, à la fin leur charnier.
Ils y sont tous venus du premier au dernier,
Novice aux blonds cheveux, aux yeux tendres encore,
Abbé chargé d'hivers que la mitre décore,
Portant le corps glacé de quelque compagnon
Dans la fosse pareille à leur destin — sans nom.

Et tous songeaient au jour où le front blanc de neige
Ils devaient y rentrer, sans être du cortège !
On leur laissait les yeux ouverts : ils voyaient Dieu.
Pas de cercueil : un voile et la croix au milieu.
Puis on jetait sur eux un monceau de chaux vive.
A la table commune il manquait un convive,
Et les suprêmes pleurs à peine étaient tombés
Que les os se fondaient par la chaux absorbés.
Les frères reprenaient leur prière éternelle :
La mort n'étonne pas ceux qui vivent en elle !
Et pourtant ils pensaient au frère absent, le soir,
Et murmuraient très bas dans l'ombre du dortoir :
« Nous pourrions de la main toucher sa pauvre cendre !
Il nous garde la place où nous devons descendre
Quand Dieu congédiera son serviteur lassé. »
Moi je rêvais, ayant sous mes pieds ce passé.
J'avais pris dans ma main un peu de cette terre,
Et, ravi, je sentais quelque chose d'austère
Pénétrer dans mon cœur tout prêt à se briser :
Cette cendre légère est terrible à peser.
Que d'espoirs, que de foi, que d'angoisses peut-être,
Dans ce caveau muet sont venus disparaître.
Disparaître ? O Charnier, tout a-t-il disparu ?
Pauvres morts ! Presque tous, je veux le dire, ont cru :

Ils ont vu luire Dieu dans leur douce agonie,
Et leur nuit sans matin fut une nuit bénie.
Qu'ils dorment donc en paix ! Dans la belle prison,
Sacrifices du cœur, tourment de la raison,
Chacun eut son regret et chacun sa blessure.....
D'amour ? Eh ! Pourquoi non ? Quelle retraite est sûre ?
Il en est qui, le front pâle, les yeux meurtris,
Dans le bruit de la mer ont étouffé leurs cris
Et qui serraient leur robe afin d'éteindre l'âme.
Cette terre a couvert ces vertiges de flamme,
Cette terre que j'ai dans le creux de ma main,
O Charnier du couvent, terme du long chemin,
Donne à mon doute amer, donne à ma lassitude
Un peu de ton repos et de ta certitude.

II

Le Souverain bien

J'ai toujours admiré le sort des vagabonds.
Souvent ils ne sont pas très sages ni très bons,
Ni même très heureux. Pourtant je les envie !
Est-il plus magnifique, est-il plus libre vie ?
Marcher lentement, mais sans jamais s'arrêter,
Voir tous les jours un peu de nouveau, visiter
Les monuments fameux et les arbres sublimes,
Mesurer les sommets et sonder les abîmes,
Démêler finement les diverses couleurs
De tous les cieux du monde et de toutes les fleurs,
Et goûter dans sa main l'eau de toutes les sources !
Quel doit être le prix de ces lointaines courses ?
Que faut-il apporter ? Combien vaut aujourd'hui
Le spectacle du monde entier et vu chez lui ?
Un cheval sobre et fort traînant une voiture.
Un peu d'or, très peu d'or pour moi seul ; la nature
Nourrirait mon cheval au revers des fossés.

Et qu'importe ? aussi bien, j'aurais toujours assez,
Car mon étoile alors serait la belle étoile.
Et les charmants réveils sous le plafond de toile !
« Où suis-je ? » se dit-on. — « Je suis plus loin, plus loin. »
Plus loin, c'est le seul mot dont le cœur a besoin.
Puis, si quelque tendresse en passant nous invite,
On peut bien s'y livrer : on passera si vite !
Tout salut a le charme adouci d'un adieu.
« Hé quoi ! répond quelqu'un, n'avoir ni feu ni lieu ! »
Mais je les aurai tous au contraire en partage,
Tous les feux, tous les lieux ! En faut-il davantage ?
Ah ! le feu qu'on prépare au détour du chemin
Avec des rameaux noirs qu'on brise de sa main ;
Et qui fume longtemps, et qui soudain éclate,
Et danse dans la nuit comme un sylphe écarlate !
Derrière, est le grand bois sombre et mystérieux.
Le chevreuil doucement s'approche et, curieux,
Glisse son fin museau dans les branches épaisses,
Et mille papillons de toutes les espèces
Viennent au bûcher clair d'eux-mêmes s'immoler,
Et, dans les cieux, on voit par triangles voler
Les fiers oiseaux qui vont vers de lointaines îles ;
Et ces chers voyageurs, rapides et tranquilles,
Lorsqu'ils m'apercevront retenu sur le sol,

Moi, leur frère, émigrant comme eux, mais sans le vol,
M'adresseront d'abord un appel au passage
Puis, étonnés, diront dans leur confus langage:
« Le Dieu qui lui donna son âme et sa chanson
Devrait prêter une aile à ce pauvre garçon. »

Souvenir

Sa taille était petite — ou grande,
Ses beaux yeux étaient bleus — ou bruns.
Quels étaient ses plus chers parfums,
Mimosa, verveine ou lavande ?

Son mol abandon, ses aveux,
Sa pâleur dans l'adieu suprême,
Sa voix, j'ai tout oublié, même
La nuance de ses cheveux.

Fleurs mortes, lendemains d'ivresse !
Quand j'y pense, en moi tout se tait.
Et je ne sais plus quelle était
La femme qui fut ma maîtresse.

L'esprit sincèrement promet :
Le cœur peut-il être fidèle ?
Je me souviens qu'elle m'aimait
Et que j'aimais être aimé d'elle.

La Fleur de tout

Aimons au passage, et goûtons aux choses
Sans les supplier de durer toujours.
Pourquoi demander aux tremblantes roses
De donner des fruits succulents et lourds ?

Les neiges d'antan, qu'on pleure sans causes,
Abreuvent les lys des étés trop courts ;
Les roses, mourant sous les cieux moroses,
Colorent longtemps les beaux vers d'amours.

Oui ! la fleur de tout, la fleur des fleurs même ;
Cela seul importe. Aussi, je vous aime,
O fleur de la vigne et du cerisier,

Si bien que je jette et que je méprise
Ce qui sort de vous, raisin ou cerise,
Comme un résultat banal et grossier !

Plus jamais !

J'ai toujours bien aimé les choses abolies.
J'aime leur souvenir et leurs mélancolies,
Leurs parfums pénétrants, leur mystère, leur deuil
Et la sincérité de leur mourant orgueil.
Elles ont dans leur grâce encor toute parée
Le lointain bleuissant d'une chaude soirée :
Elles sont le passé, — le passé toujours beau.
Le sourire d'une ombre errant sur un tombeau
N'est pas plus émouvant et plus cher tout ensemble
Que la chanson suprême où meurt la voix qui tremble.
Qui ne s'attendrirait à ces mots : Plus jamais ?
Et l'on se dit : Voilà donc mort ce que j'aimais,
Ce que j'aurais aimé, ce que d'autres aimèrent.
Fatigués des baisers qui jadis les charmèrent,
Ennuyés de la grâce éteinte, les ingrats
Laissent l'amour défunt glisser d'entre leurs bras,
Sans penser que ce mort, dont ils n'ont rien à craindre,
Peut bien encor souffrir s'il ne peut plus se plaindre.

Mais moi, je vous adore, ô tout ce qui n'est plus :
Fleurs des siècles, des ans ou des mois révolus,
Volcans pétrifiés, passion fugitive !
Je vous adresse ici ma pitié collective.
J'aime l'esprit blessé qui retombe du ciel,
La beauté qui résiste au temps lâche et cruel,
Et la ville muette aux splendeurs disparues
Où l'on pourrait faucher l'herbe parmi les rues.
J'aime, dans leur déclin, les cultes immortels,
Et les autels sans dieux, et les dieux sans autels.
J'aime le monument qu'avec peine on devine
Dans les débris qui sont des débris de ruine.
J'aime aussi le château, toujours inachevé,
Dont la ronce tordue a disjoint le pavé.
J'aime le parc désert dont la grille brisée
Gît dans l'herbe touffue où perle la rosée,
Et dont les vieux sylvains maltraités par le temps
Penchent sur des bassins devenus des étangs,
Tandis qu'il s'émancipe en forêt triomphante !
J'aime, dans le fracas de la vie étouffante,
Une église très fraîche où résonnent nos pas ;
On peut n'y croire plus, mais qui n'y prierait pas ?

L'Enfer

L'enfer est éternel, dis-tu. Blasphème impie !
Éternel, Dieu l'est seul, qui s'appelle bonté.
Et ce Dieu, l'œil plongé dans cet enfer, épie
En ses moindres progrès la moindre volonté.

Satan même, Satan, forme infâme, accroupie
Dans la lugubre nuit de son orgueil dompté,
N'aura qu'à dire un mot : « O Justice, j'expie »,
Et déjà vers le ciel il sera remonté.

Malgré ce que l'apôtre impitoyable prêche,
La bénédiction viendra pour les maudits,
L'enfer verra son mur s'écrouler : par la brèche

Entrera, débordant et pur, le Paradis,
Et la fournaise ardente, effroyable jadis,
Ne sera qu'une fleur ouverte, toute fraîche.

III

Stelle

Sur votre fauteuil renversée,
Vous regardiez les astres d'or.
Moi, je voyais votre pensée,
Je la suivais dans son essor.

Elle allait à travers les mondes,
Par les espaces constellés,
Cherchant des amitiés profondes
Et des plaisirs immaculés.

« Est-il en vous, chères étoiles,
Disiez-vous en les regardant,
Des passions aux chastes voiles,
Aux yeux baissés, au cœur ardent ?

Loin de nos délires funestes,
Est-il, dans votre air lumineux,
Des amours comme vous célestes,
Des feux aussi purs que vos feux ? »

Si les étoiles, ma chérie,
Au ciel tout à coup s'animant
Entendaient votre rêverie,
Elles vous diraient doucement :

« Nous prends-tu pour des points infimes
Piqués à la voûte des cieux ?
Nous sommes des mondes sublimes,
Terribles, ignés, monstrueux.

La lumière en longue avalanche
Coule de notre sein béant,
Et la petite étoile blanche
Est parfois un soleil géant.

Aussi, les passions des âmes
Qui respirent notre air puissant
Sont comme nous d'immenses flammes,
Et l'on meurt en les bénissant !

L'amour règne en nous sans conteste,
Et l'Idéal est triomphant !
Telle est la tendresse céleste,
Vraiment céleste, mon enfant. »

Ainsi dans la nuit infinie
Vous parleraient les astres d'or,
Et, cédant à leur harmonie,
Vous seriez plus aimée encor !

Le Baiser

Judas dit aux soldats qui cherchaient Jésus-Christ :
« Je vous le montrerai. » Jésus était proscrit,
Il se tenait dans l'ombre avec quelques fidèles
Et, sans crainte, attendait. La mort, à longs coups d'ailes,
Semblait déjà voler vers son front pur et doux.
— « Ce Jésus, à quoi donc le distinguerons-nous ? »
Dit le chef des soldats. Alors, l'apôtre indigne,
Après avoir cherché quelque temps un bon signe,
Sourit, et de sa voix la plus basse parla :
— « L'homme que vous voulez, ce sera celui-là
Vers qui j'irai d'abord, la main droite tendue,
Et que j'embrasserai. » La voix fut entendue,
Et l'on suivit Judas, sûr de trouver le Christ.
La troupe, au bout d'une heure à peine, découvrit
Un jeune homme pensif qui dominait un groupe.
« Arrêtez », dit Judas. Un soldat de la troupe
Souleva sa lanterne à la hauteur des fronts,
Et les autres songeaient : « Cette fois, nous l'aurons. »

Jésus frémit un peu, lorsqu'il sentit le traître,
Mais il offrit la joue et ne fit rien paraître,
Car il pensait : « Hélas! comment le refuser ?
Le baiser de Judas, c'est encore un baiser. »

Mort de joie

A Edmond Hinzelin.

On avait jusqu'au soir vaillamment combattu.
Le canon, fatigué de meurtres, s'était tu.
La nuit tombait, laissant la victoire incertaine.
Un paysan, le vieux père d'un capitaine,
Dans un hameau voisin, au seuil de sa maison,
Pâle, interrogeait l'ombre et sondait l'horizon.
Quand, tout à coup, les bruits confus recommencèrent :
Des soldats en désordre ou blessés s'avancèrent.
C'était le régiment du capitaine :
— Eh bien ?
Et les soldats tout bas lui répondirent :
— Rien.
— On est vaincu ?
— Peut-être...
— Et mon fils ?
Le vieux père
N'osait pas écouter.

— De son côté, l'affaire
Fut terrible....
— Achevez !
— J'ai vu son bataillon
Écrasé par le feu.....
— Mais lui ?
— Dans l'action
Il a pu se sauver. Chacun faisait de même...
Pourquoi vous irriter ? Vous l'aimez, il vous aime.
— Ah ! tu sais qu'il m'aimait et tu dis qu'il a fui !
Mais non ! Tu dois mentir. Il est mort aujourd'hui.
Allons ! viens le chercher.
— Où donc ?
— Où sont ses hommes.
Viens.
— Eh ! le pouvons-nous, las comme nous le sommes ?
— Parle. Où son bataillon était-il ? dit l'aïeul.
— Sur le ruisseau, tout près du bois.
— Bien, j'irai seul.
— Mais puisqu'il n'est pas mort...
— Mon fils est mort, te dis-je.
— Je voudrais en douter si cela vous afflige...
Beaucoup l'ont vu vivant.
— Je le vois mort là-bas

J'y vais.
Et le soldat se dit : Ne laissons pas
Partir seul ce vieillard qui veut mourir, sans doute.
Le père alla chercher une lanterne. En route !

Ils vont tous deux. La nuit était pleine d'horreur,
Tout se taisait pourtant : la guerre et sa fureur
N'agitaient même plus d'un frisson les feuillages,
Et la lune versait, parmi les blancs nuages,
Un flot paisible et pur de rayons azurés.

Ils marchent lentement, et leurs pieds égarés
Se heurtent à des morts, s'enfoncent dans la fange
Qu'ils devinent sanglante à son odeur étrange,
Tout se taisait... La mort repose affreusement.
Rien ne troublait le champ de bataille dormant.
Canons brisés, fusils, boulets, gibernes closes,
Des cadavres de gens, des cadavres de choses,
Avaient fait de la plaine un cimetière épais
Qu'un jour avait peuplé mieux que cent ans de paix.
Ils marchent. Un cheval expirant qui balance
Sa tête à coups pressés, jette dans le silence
Un cri strident. Le vieux marche d'un pas égal,
Épuisant un espoir généreux et fatal.

Enfin, son compagnon lui dit : « Voici la place ! »
Un ruisseau murmurait doucement. Une masse
Obscure se montrait : un taillis. Le vieillard
Souleva sa lanterne. Un long reflet blafard
Pâlit les morts. Déjà la recherche commence !
Retournant les soldats d'Allemagne et de France,
Regardant les habits, lisant les numéros,
Les mains rouges de sang, pareils à des bourreaux,
Effrayants et suspects, ils vont ! Recherche vaine :
Ils trouvent leurs amis, mais non leur capitaine.
Le vieillard poursuivait sa tâche. L'on sentait
Qu'une angoisse terrible et sainte l'emportait.
Tout à coup : « Le voilà ! » cria-t-il. Il se dresse,
Il tient un corps humain qu'il serre avec tendresse.
« Je vous le disais bien qu'il m'attendait ici ! »
Il l'embrasse. Il répète à son enfant : « Merci ! »
Et sur le corps glacé retombe, — mort de joie.

Dans notre siècle éteint qui nous glace et nous ploie,
L'amour de la patrie, aux affronts des vainqueurs,
Par notre plaie ouverte est rentré dans nos cœurs.
C'est pourquoi je t'admire, ô paysan de France !
Car c'est de toi qu un jour viendra la délivrance,

Car le sang des aïeux, rare et pâle chez nous,
Usé par le travail brûlant, les espoirs fous,
Vicié par le vice et les vertus malsaines,
Roule encor chaudement sa pourpre dans tes veines,
Garde bien ce trésor comme un dépôt sacré !
Puisque la France vit, rien n'est désespéré.

IV

Pourquoi ne-meurt-il pas ?

I

Pourquoi ne meurt-il pas ? Il n'est point admiré.
Il a plus de trente ans. Que fait-il en ce monde ?
Le temps marque déjà sa fine tête blonde,
Ses yeux ne sont plus beaux : on voit qu'ils ont pleuré.

Pourquoi s'obstine-t-il, mécontent, désœuvré,
A traîner à sa suite une vie inféconde,
Comme un pêcheur maudit qui, dans la mer profonde,
Traînerait vainement un filet déchiré ?

A vingt ans, il disait : Vivre ainsi, quelle honte !
Et la honte est venue, et voici qu'il l'affronte ;
Tout est mort aujourd'hui de ce qu'il a chanté,

Mort, son rêve de gloire ardemment poursuivie!...
C'est lorsqu'elle a perdu son prix et sa beauté,
Que l'insensé commence à tenir à la vie.

Pourquoi il vit

II

L'âge est venu. Pourtant, l'âge qui nous terrasse
M'a daigné seulement caresser de plus près ;
L'Impossible a pour moi perdu de ses attraits ;
J'aime un peu moins la force, et j'aime mieux la grâce ;

Je préfère la gerbe exquise que j'embrasse
Aux étoiles du soir qu'autrefois j'adorais,
Je me plais aux jardins plus que dans les forêts,
J'apprends l'art d'être heureux, et je relis Horace.

J'ai su borner mes vœux et non pas mon esprit.
Mon désir menaçait, maintenant il sourit,
Que me faut-il ? Un nom qu'on aime et qu'on honore,

La gloire sans regret et l'amour sans péril,
Et faire un beau poème, érudit et sonore,
Dans la fraîche gaîté d'un éternel avril.

En chemin

Le vent soulevait sa voilette
Et montrait son rire et ses dents ;
Elle était en fraîche toilette,
Le corps svelte et les yeux ardents.
Le vent soulevait sa voilette.

Elle avait un lys à la main
Et deux roses à son corsage :
Je l'ai rencontrée en chemin,
Et l'ai saluée au passage.
Elle avait un lys à la main.

Le lys n'était pas un emblème :
Lorsque, sous les tilleuls touffus,
Mon regard lui dit : « Je vous aime »,
Elle accepta, d'un gai refus.
Le lys n'était pas un emblème.

Un doux *nenni* c'est un aveu :
O corruption innocente !
Quand on la violente un peu,
Toute femme est reconnaissante,
Un doux *nenni* c'est un aveu.

Nous marchions trop près l'un de l'autre,
Je pris son bras. Elle dit : « Non,....
C'est à vous de m'offrir le vôtre. »
Je l'offris en bon compagnon.
Nous marchions trop près l'un de l'autre.

La poussière volait à flots.
« Cette poussière est aveuglante ! »
Et sur ses deux yeux demi-clos,
Je posai ma bouche brûlante.
La poussière volait à flots.

J'obtins le lys, puis les deux roses,
En murmurant : « Mon Dieu ! quel vent ! »
Et nous disions de vaines choses
Sans nous écouter, et rêvant.
J'obtins le lys, puis les deux roses.

« Une auberge ! » Une auberge enfin,
Sous la clématite et la treille.
« Vous avez soif et moi... j'ai faim,
Viens. Entrons, lui dis-je à l'oreille. »
Une auberge, une auberge enfin.

— « Entrer avec vous ? Non pas, certe,
Répondit-elle, l'on m'attend. »
— « Oh ! dis-je, la salle est déserte. »
Elle m'y suivit, répétant :
« Entrer avec vous ? Non pas, certe. »

Une heure, une nuit, un long mois
S'écoula vite. Nos deux âmes
Furent très heureuses cent fois,
Dans cette auberge où nous restâmes
Une heure, une nuit, un long mois.

Puis nous reprîmes notre route.
J'allais au travail ; elle, ailleurs :
Tous deux fort loin, plus loin sans doute.
Je mis dans sa main quelques fleurs,
Puis nous reprîmes notre route.

Son nom ? Bah ! J'ai dû l'oublier.
Je ne l'ai jamais su peut-être.
Pour s'aimer, faut-il se lier,
Et, surtout, faut-il se connaître ?
Son nom ? Bah ! j'ai dû l'oublier.

Les Élus

Vierge très chaste, ou femme ayant beaucoup aimé,
Ignorant ou savant, riche ou pauvre, que sais-je ?
Il est de purs esprits, étrange privilège !
A qui tout dans le monde arrive transformé.

Ils marchent en un songe au milieu de la foule,
Pensifs ou l'œil fixé sur des horizons bleus,
Effleurant des tapis parfumés et moelleux
Qu'un génie en chantant devant leurs pas déroule.

Rien n'arrête leur âme en son tranquille essor.
Indifférence ! O sœur aimable du courage !
La pierre la plus dure et le plus dur outrage
S'absorbent dans leur rêve et leur sont doux encor.

Tout leur semble amitié, tout leur est crépuscule,
Le soupçon n'a jamais défloré leur esprit. —
Et l'on s'étonne, et l'on admire, et l'on sourit,
Mais quoi ? rien n'est sublime en eux, ni ridicule.

De projet en projet, de ciel en ciel, ils vont !
Ils se sont endormis au début de la vie :
Pitié pour leur candeur enfantine et ravie,
Ne les éveillez pas de leur sommeil sans fond !

La Mort

Je ne crains pas la Mort, seulement je la hais.
Au bout de tout effort, au bout de tous souhaits
Et de toute science éclatante et profonde,
Elle vient nous saisir, la perfide, l'immonde.
Elle entr'ouvre la bouche, elle pince le nez,
Et les yeux, tout à l'heure encore illuminés,
Fixent sur le néant leurs prunelles stupides.

Autour de moi, frappant à coups sûrs et rapides,
Elle m'a dérobé des êtres que j'aimais.
Ils méritaient pourtant d'exister à jamais
Pour leur noble douceur et leur bonté sereine.
Tous dérobés, avant que ma lèvre ne prenne
Sur leur bouche ou leurs yeux un mot suprême et cher !

Ah ! buveuse de pleurs et mangeuse de chair,
Je te hais ! Ta grimace infernale nous raille...
Un artiste en son œuvre, un chef en sa bataille

Touchent-ils au triomphe ; ils meurent confondus :
Une bataille, une œuvre et deux noms sont perdus.
Pauvres héros obscurs, dignes d'être célèbres,
Tués par trahison au sortir des ténèbres,
Renversés au sommet de vos brillants desseins,
Victimes de l'ignoble atteinte, ô tous nos saints,
Recevez mon hommage, hélas ! trop inutile !

Pas un seul monument sacré que ne mutile
La faux qu'aveuglément agite le trépas,
Tranchant impitoyable, et qui n'est même pas !
— Mais la gloire, a dit l'homme, en inventant l'histoire,
C'est un rempart sublime.
Un rempart illusoire !
— Immortel ? Réponds-tu. — Le beau mot, immortel !
On aura sa statue, on aura son autel,
On aura plus encor, son temple. Allons ! son temple.
Un peuple prosterné vous chante et vous contemple,
Et cela durera trente siècles au plus !

Et ces siècles d'un jour à peine révolus,
On disparaît avec un monde, avec sa race.

La gloire, mesurez son temps, suivez sa trace :
C'est le droit de mourir une seconde fois.
Et la Mort, caressant notre front de ses doigts,
Nous dit en reprenant l'affreuse raillerie :
« Tu quittes le sommeil, l'amour, la rêverie,
Pour remplir ce front-là, vase d'élection,
De généreux savoir, de pure affection,
Et de vastes projets. Tu le veux, que je pense,
Digne de mon néant, ta sûre récompense.
Cher poète, fais-moi des livres et des vers ;
Penseur, découvre-moi les lois de l'Univers ;
Que ton âme soit riche et parée et charmante ;
Que tu sois un amant exquis pour ton amante,
Et ton amante, ô mon aimé, te tend les bras,
Et bientôt, dans le lit où tu te raidiras,
Tout ton corps va frémir à ma suprême étreinte.

Et comment vivra-t-il sans dégoût ou sans crainte
L'esclave qu'une chaîne au tombeau vient lier,
S'il ne se souvient pas qu'il doit tout oublier ?

Ah ! comme je comprends ceux qui dans leur audace
Ont osé lui jeter leur mépris à la face

Et dire à ce néant : « Néant, mot creux et vain !
L'homme où réside un Dieu sent que l'homme est divin.
Il brise, en s'y plongeant, le tombeau qui l'outrage,
Et gagne l'infini pour prix de son courage :
L'esprit en est garant dans sa pure unité,
Et la Justice en deuil veut l'immortalité. »

O doctrine ! peut-être il faudrait quelques preuves.
J'en sais que savent tous, j'en sais aussi de neuves.
J'ai répété cent fois ces arguments vainqueurs ;
J'ai connu le plaisir d'en pénétrer les cœurs,
Et pourtant, ma raison contre la mort n'élève,
Pour arme, que sa haine, et pour espoir, qu'un rêve.

V

Une fausse note les brise...

Il est des vases d'un cristal
Si mince, si léger, si frêle,
Que leur éclat semble idéal
Et leur grâce surnaturelle.

On n'y verse rien sans péril ;
Nulle liqueur n'est assez pure
Pour leur fin calice subtil
Orné d'une exquise guipure.

Ils tintent toujours, caressés
Par les chansons ou par la brise,
Et, sur un piano placés,
Une fausse note les brise.

J'ai connu des cœurs délicats
Et sensibles comme ces vases,
Secoués par nos vains fracas
Et par moments vibrant d'extases.

Jaloux de leur limpide honneur
Et de leur musique infinie,
Ils ont besoin de vrai bonheur
Et d'irréprochable harmonie.

Frappés d'un insuccès brutal,
D'un mot, ou d'une injuste peine,
Ces cœurs, pauvres cœurs de cristal !
Se brisaient sans un cri de haine.

Les Martyrs inférieurs

Gloire aux indépendants, aux révoltés, aux bêtes
Qui ne veulent pas être esclaves, qui sont prêtes
A souffrir tous les maux plutôt que de plier
Et de sentir leurs cous pelés par le collier!
Elles errent, toujours lasses et poursuivies.
Le piège et le fusil traquent leurs pauvres vies,
Mais l'homme n'a jamais que leurs corps. Gloire à vous,
Les aigles, les lions, les baleines, les loups !

Il leur faut la forêt obscure, le mystère
De l'Océan sans fond, les gouffres de la terre
Et tout ce que le monde a de cieux infinis,
Rien que pour leurs ébats, leurs amours ou leurs nids.
Les fauves enfermés « dont les hommes se jouent »
S'acharnent aux barreaux de fer et les secouent,
Ou bâillent, dédaigneux, devant leurs ennemis.
On voit qu'ils sont captifs mais ne sont pas soumis.

Gloire aux libres oiseaux qui meurent dans les cages,
Qui perdent à la fois leurs chants et leurs plumages,
Et qui, les yeux remplis d'un plus vaste horizon,
Brisent leur bec saignant aux murs de leur prison !
J'aime le doux héros, j'aime l'oiseau sauvage
Refusant le millet honteux de l'esclavage...

Gloire à ces nobles fleurs qui, loin du ciel natal,
Meurent dans l'air épais du cachot de cristal !
Elles voulaient l'azur et la brise éperdue
Pour leurs hymens lointains à travers l'étendue.

Pauvres races, gibiers farouches et proscrits,
Au ban de l'univers têtes mises à prix,
La faim, la soif, le froid sont cruels : l'homme est pire.
Conquérant sans pudeur, il vous prend votre empire,
Il vous chasse au désert, aux lacs, au pôle, aux bois.
Et quand il aura tout nivelé sous ses lois,
Quand le canon, le pic, le navire, la hache
Perceront la retraite où votre exil se cache,
Quand, du pied, l'homme aura souillé tous les sentiers,
Vous aurez disparu, vous tous et tout entiers.
Vous ne serez qu'un grand souvenir des vieux âges,
Et les enfants, voyant dans les livres d'images,

La forme de vos corps monstrueux, ou vos dents
Mortelles, ou l'éclair de vos regards ardents,
Épelleront du doigt votre nom invincible,
Et frissonnant tout bas, diront : « Est-il possible ! »

En Wagon

Le voyageur est las : le wagon le secoue
Et l'emporte en un bruit pareil au bruit des flots.
Sur la vitre mouillée il rafraîchit sa joue :
Il regarde une fuite immense de tableaux.

Ce sont d'humbles coteaux aux teintes d'aquarelle,
Des blés mûrs frissonnant sous un soleil de feu,
Des peupliers sans fin au dessin net et grêle,
Et des morceaux de fleuve en lames d'acier bleu.

Le coteau disparaît, l'arbre se précipite,
La moisson se dérobe avec le moissonneur.
Soudain, le voyageur s'émeut, son cœur palpite :
Ce qu'il vient d'entrevoir, n'est-ce pas le bonheur ?

Là, dans cette maison isolée et rustique,
Tout près du bois, avec un banc de pierre au seuil,
Et si pleine de grâce et de repos antique,
Que l'on y vit au moins dix ans, dans un coup d'œil !...

Une larme

Je récitais mes vers et vous avez pleuré,
Sans détacher de moi vos yeux. Il est donc vrai,
Parfois mon âme avec la vôtre communie
Dans la même tendresse et la même harmonie,
Et je puis vous verser le charme le plus fort :
Cette exquise tristesse où tout chagrin s'endort.
Ah ! depuis que je parle et depuis que je pense,
Ma plus noble, ma plus touchante récompense,
Celle dont je serai toujours fier, la voici !
Et je n'ai pas tout dit en vous disant : merci.
Vous étiez si jolie en étant si clémente.
Autour de vous flottait une lumière aimante,
Car d'une telle larme il sort tant de clarté !
Larme qui reflétait tout un ciel de beauté,

Offrande généreuse et discrète louange,
J'aurais voulu donner mon amour en échange
Quand je la vis tomber comme un pur diamant
De vos grands yeux qui l'ont chassée, en se fermant !

Au pied de mon lit...

La Fortune, fille peu sage
Qui montre au soleil ses longs yeux,
Ses pieds mutins, son fin corsage,
Est un doux éclair sous les cieux.

On la reçoit : elle est partie,
Est-ce pour un plus prompt retour ?
Un frelon d'or sur une ortie,
Une étincelle dans un four ..

En offrant une main qui frôle
Mais qui ne sait pas se fermer,
Elle nous effleure l'épaule
D'un sein qui ne sait pas aimer.

La voici ! L'exquise traîtresse,
Jolie entre nos jolis vœux,
Nous sourit, s'installe en maîtresse
Et lisse du doigt nos cheveux.

Elle arrange tout, elle ordonne,
Nous promet une éternité
Ou deux ; soudain une heure sonne.
Adieu Fortune ! Adieu Beauté !

Au contraire, lorsque la lune
Éclaire mon front qui pâlit,
Je vois, sans fin ! dame Infortune
Qui tricote au pied de mon lit.

VI

A mon gibier

Un coup de feu ! L'oiseau tombe en se raidissant ;
L'aile entr'ouverte, il tombe aplati sur la grève,
La plume hérissée et le bec plein de sang.
J'accours, je le saisis gaîment et je l'achève.

C'est toi ! Ton aile est morte ; elle a battu le ciel,
Et le ciel, traversé dans tous les sens, l'imprègne
D'un mystère idéal et d'un parfum réel,
Cette aile délicate, et qui pend, et qui saigne.

Le sang coule sur ton fin duvet, si léger,
Si doux, si frémissant devant la moindre haleine,
Qu'à le voir on comprend qu'il est fait pour nager
Dans la sphère, où le rêve humain s'élève à peine.

Et tes pattes, aux doigts menus et recourbés,
Que de rameaux fleuris, que de débris antiques,
De rivages sans borne et de beaux fruits tombés,
Elles ont dû frôler de leurs pas élastiques !

Ton bec, rougi de sang, a, du Nord au Midi,
Savouré lestement, d'un coup, d'étranges choses,
Construit des nids, piqué le chasseur trop hardi,
Et poursuivi l'abeille au fond des matins roses ;

Tes yeux de voyageur ont vu des Océans,
Des plaines, des forêts et des villes lointaines,
Et sur les monts, comme aux casques blancs des géants,
D'inaccessibles fleurs, timides et hautaines.

Perles noires, tes yeux persistent à s'ouvrir,
Toujours brillants, sans qu'une larme les effleure.
L'homme seul peut pleurer : est-il seul à souffrir ?
Le plus cruel tourment s'adoucit quand on pleure.

Pèlerin ! ce coup d'aile était donc le dernier !
Ton cher pèlerinage atteint le but suprême.
J'ai ton sang sur mes doigts, tu gis dans mon carnier,
O frère que je tue, ô victime que j'aime !

Si Dieu se mettait en grève...

A Madame de S.

Je connais l'heure où les bourgeons
Au bout des rameaux noirs éclosent,
Où, sur les mousses des donjons,
Les premiers martinets se posent ;

L'heure où frémit la fleur des joncs
Au fil des ruisseaux qui l'arrosent,
L'heure précise où nous songeons
Que les cœurs sont heureux, s'ils osent ;

Je connais le moindre détail
De ce délicieux travail
Où le sang bat, où court la sève,

J'en suis très sûr, et je prétends
Que si Dieu se mettait en grève,
Je saurais faire le printemps.

L'Automne

C'est l'automne, l'automne à la feuille rougie,
L'automne aux frais matins déjà tout blanchissants,
L'automne à l'azur tendre, aux beaux soirs. Et je sens
Frémir en moi la vague et longue nostalgie.

J'entends au fond du ciel un signal retentir :
C'est un oiseau qui passe, et qui pense au poète,
Et qui chante. Voici qu'en mon âme inquiète
Une aile se déploie et se tend pour partir.

Oui, la voix est distincte et dit : « Comme la Belle
Au bois dormant, la terre à nos yeux s'engourdit ;
Allons, loin de l'hiver, cet Enchanteur maudit,
Vers le soleil, Prince charmant, qui nous appelle !

Mon frère, s'il te plaît, écoute. Viens-nous-en !
Par-dessus les cités, ces dures prisonnières,

Par-dessus les grands mâts légers des houblonnières,
Par-dessus les sillons où rampe un paysan.

Viens ! on s'arrêtera dans la forêt mouillée,
Pour la quitter à l'heure où le bois va pleuvoir,
A l'heure où les chevaux marchant vers l'abreuvoir
Regardent tristement la source dépouillée.

Rapides, nous fuirons là-bas. Où donc là-bas ?
Mais ce seul mot *là-bas* suffit pour qu'on émigre.
L'hiver nous poursuivra, l'aigle, l'homme et le tigre...
La fuite est une fête entre tant de combats.

Quittons l'air glacial et les plaines gercées,
Le brouillard et la boue au flot torrentiel,
Et nous réchaufferons au feu d'un autre ciel
Nos corps tout frémissants des vastes traversées !

Je sens cet appétit d'inconnu, ce besoin
D'horizons déplacés toujours. L'horreur du gite
Me saisit et me pousse en avant. Je m'agite
Mais un Dieu sans autel me mène encor plus loin.

Et je vous aime encore, ô vous que j'abandonne,
Votre douleur m'atteint, je vous quitte en pleurant.
Il le faut, car un fil invisible et vibrant
M'entraîne, — c'est l'instinct migrateur de l'automne.

Soleil d'hiver

Maudit soit le soleil d'hiver,
Le soleil qui luit quand il gèle,
Le pâle soleil qui, dans l'air,
Aux flocons de neige se mêle.

Triste souvenir de l'été,
Cruel en nos jours de misère,
En voyant ta timidité,
On frissonne et le cœur se serre.

Archer livide, archer perclus,
Toi dont les flèches émoussées,
Traits sans force, ne peuvent plus
Traverser les brumes glacées,

Je maudis ton charme expirant,
Ta grâce langoureuse et fade,
Ton regard éteint de mourant
Et ton sourire de malade!

Et je bénis le soleil d'août ;
C'est par lui que la terre enfante.
Sur les blés mûrs, dans l'air qui bout,
S'étend son ardeur triomphante.

Il aspire les lourds parfums,
Dans les flots bleus il s'irradie,
L'herbe est sèche, les fronts sont bruns,
Et c'est le fécond incendie.

Soleil d'hiver, maudit sois-tu.
Ton nom est un blasphème impie,
Soleil sans flamme et sans vertu,
Astre faux, inerte copie !

Une Séparation

Mon frère, la blessure est encor mal fermée :
Gardez-vous d'y toucher d'une trop rude main !
C'était hier, — hier est si près de demain —
Hier que j'ai trahi ma douce bien-aimée.

Je l'ai trahie, et lâchement, et sans recours !
Jamais mon *au revoir* n'avait été plus tendre.
Elle disait tout bas : « Comme je vais t'attendre ! »
Et je lui répondais : « A bientôt, à toujours ! »

Puis, un dernier baiser où frémissait sa lèvre,
Très long. Pourquoi ne l'ai-je encore prolongé !
Brusquement je partis, incertain, et chargé
De toute son angoisse et de toute sa fièvre.

Et j'étais dans la rue, et l'air vif du matin
Rafraîchissait mon front et ma tempe mouillée.
Je la vis au balcon, pensive, agenouillée
Et me suivant des yeux jusqu'au détour lointain.

Elle écrivit, après cet *au revoir* suprême,
Des lettres contenant des fleurs ou des cheveux,
Dont chaque phrase, avec tant d'espoirs et d'aveux,
Commençait : « Je t'adore », et finissait : « Je t'aime ! »

Je ne répondis pas. Soudain la peur la prit.
Ce silence ! J'étais souffrant, blessé peut-être.
Fidèle, elle hésitait à douter de son maître :
Elle était trop à moi, de corps, de cœur, d'esprit.

Elle n'écrivit plus. Recevrais-je une lettre ?
Elle ne savait plus alors qui m'entourait.
La pauvre enfant, dans son amour humble et discret,
Craignait de me fâcher ou de me compromettre.

Pourtant, comment ne pas dire qu'elle m'aimait ?
Et ce furent, à tout moment, des télégrammes
Où s'égaraient des mots pleins d'ivresse et de flammes,
Que la machine à coups saccadés imprimait.

« Inquiet, — tourmenté, — venez, je vous en prie »
Sa prudence, avait mis « inquiet, — tourmenté »,
Mais, l'amour l'emportant, elle avait ajouté :
« Que penser ? Par pitié, réponds à ta chérie. »

Et vraiment, je souffrais beaucoup à les ouvrir
Ces légers papiers bleus, ces mignonnes dépêches
Qui m'apportaient ainsi des larmes toutes fraîches,
Des baisers tout brûlants, un cœur triste à mourir.

Mon silence durait toujours. Désespérée,
Elle me fit enfin écrire par sa sœur
Un billet très pressant, d'une exquise douceur,
M'annonçant : qu'un ami, dont la foi m'est jurée,

Un ami, si j'avais une peine, était prêt,
Qu'il était mon esclave, et qu'il se sentait digne
De prendre part à ma souffrance, et qu'un seul signe
Le rendrait bien heureux et me l'amènerait.

Je me l'imaginais fuyant la solitude,
Tâchant de rire avec des larmes dans la voix,
Lisant sans rien comprendre, ou du bout de ses doigts
Ébauchant au piano quelque absorbante étude ;

Et la nuit, sans dormir, pâle sur l'oreiller
Dans ses longs cheveux d'or où la lumière tremble,
Et se disant les mots que nous disions ensemble,
Comme si dans ses bras j'allais me réveiller.

Les larmes qu'elle verse, à travers la distance
Retombent sur mon cœur débordant à son tour.
Ah ! j'avais mal jugé mon misérable amour :
Je le croyais ma joie : il est mon existence.

Sa fine bonne humeur, sa noble bonne foi,
Et ses yeux bruns levés ainsi qu'une caresse,
Et son profil hautain, et sa souple paresse,
Et son corps tout entier restent toujours en moi.

Son corps parfait d'un blanc neigeux, d'un blanc céleste,
Sur qui la volupté prenait de la splendeur,
Je connais ses replis jusqu'en leur moindre odeur,
Je connais ses baisers jusqu'en leur moindre geste.

J'arrivais, elle était à la gare, attendant,
S'avançant sur le quai pour m'embrasser plus vite.
Elle m'apercevait en wagon tout de suite,
Rassurée et tremblante encore cependant.

Je distinguais sa sobre et savante toilette :
Alors, parmi les flots de voyageurs poudreux,
Je m'approchais, sentant son appel amoureux,
Et ma bouche aspirait la sienne en sa voilette.

A travers tous les bruits que nous n'entendions pas,
C'était vers notre lit, large, tiède, élastique,
Qu'à notre insu peut-être un attrait magnétique
Confondait nos désirs et dirigeait nos pas.

Mais il fallait souper un peu. Distrait convive,
Chacun de nous rêvait trop lentement servi.
Par bonheur, ce repas ingrat était suivi
D'un festin triomphal où vibrait la chair vive !

Ah ! pour moi désormais Paris, mon cher Paris,
Les boulevards, les ponts, les cafés, les voitures,
Les théâtres, la rue avec ses aventures,
La musique, les vers, le ciel, n'ont plus de prix.

Tout sans elle est ruine, exil, désert, tourment,
Impossibilité de vivre... Je suis lâche.
Ne l'ai-je pas voulu ? N'était-ce pas ma tâche :
La trahir à regret, la quitter en l'aimant ?

Surtout ne vantez pas mon courage. L'épreuve
N'est pas finie. Hélas ! mon frère, elle est si près !
Que je lui fasse un signe, un seul, et je l'aurais,
Contre moi, reposée, ardente et toujours neuve.

Je ne le ferai pas. Tout étant commencé,
Si je cédais un peu, tout serait à refaire.
Je me perdrais en la retrouvant. Je préfère
Écraser d'un seul coup mon cœur que j'ai glacé.

Mais qu'elle sache, avant que mon cœur ne se brise,
Qu'elle est présente en moi, qu'en son amour je vis,
Que ses baisers tiendront sans fin mes sens ravis,
Que je l'admire encore et que je me méprise.

VII

Les Sages

A mon ami E. Delondre.

Je connais (c'est pourquoi je daigne encore vivre)
Des Sages dont la main, pleine de vérité,
S'ouvre et sème sur tous, divine charité,
L'aumône qui console et celle qui délivre.

Leur sagesse autour d'eux fait un rempart d'honneur,
Leurs livres sont la loi, leurs actes sont l'exemple;
Et l'étranger, pensif, qui d'en bas les contemple,
Croit trouver dans leur paix le secret du bonheur.

Jaloux du mieux, ils font le bien. Parmi la lutte,
Sans cesser de combattre, ils soignent les blessés
S'ils voient monter trop haut les rêveurs insensés,
Ils préparent des fleurs pour amortir la chute.

Ils ont pour les enfants un sourire pâli,
Sourire de vieillard, si voisin d'une larme,
Dont on ne comprend bien la tendresse et le charme,
Que lorsqu'on a souffert ou lorsqu'on a vieilli.

Ils ont approfondi tout ce qu'on peut connaître,
Ils connaissent aussi ce que sait l'ignorant.
Ils tendent, à tous ceux qui partent en pleurant,
Une main qui soutient et qui bénit peut-être.

Puis, quand leur temps est fait et qu'ils doivent mourir,
Ils se couchent, songeant à leur science morte,...
Mais ils ont prudemment mis la clef sur leur porte,
Sentant bien que demain ils ne pourraient ouvrir.

On les aimait : leurs deuils sont des douleurs publiques.
On dit : « Ce maître avait la Foi, l'Amour, l'Espoir »,
Sur sa tombe fermée on lui crie : « Au revoir ! »
Alors, dans ses papiers, chers comme des reliques,

On découvre un écrit du Sage disparu,
Aveu tranquille et franc, suprême confidence,
Et l'on apprend qu'il n'a, dans sa noble existence,
Jamais aimé, jamais espéré, jamais cru.

Où vont tes yeux ?

Où vont tes yeux bleus, toi qui rêves,
Immobile, une fleur aux doigts ?
— Si haut qu'en songe tu t'élèves,
C'est plus haut encor que je vois.

Quel est ton âge, toi qui rêves,
Immobile, une fleur aux doigts ?
— Tous les printemps avec leurs sèves,
Tous les hivers avec leurs froids.

Que souhaites-tu, toi qui rêves,
Immobile, une fleur aux doigts ?
— Marcher sur le sable des grèves
Ou dormir à l'ombre des bois.

Pourrais-tu m'aimer, toi qui rêves,
Immobile, une fleur aux doigts ?
— Sache d'abord combien de glaives
Ton cœur peut tenir à la fois !

Je t'oublierai bien, toi qui rêves,
Immobile, une fleur aux doigts ?
— Tu voudras, tu voudras sans trêves
Oublier mes yeux et ma voix.

Un peu de politique

La lune sur les fleurs mollement rayonnait.
Nous respirions tous deux la fraîcheur odorante.
Son âme se taisait, trop pleine et trop vibrante,
Et déjà dans ma main sa main s'abandonnait.

Moi je pensais alors aux luttes politiques,
A l'Assemblée ardente où s'enflamment les voix,
Au temps où nous pourrons, grâce à de bonnes lois,
Faire un nouveau régime avec des mœurs antiques.

La lune rayonnait mollement sur les fleurs.
Contre mon bras, pressé par son bras en silence,
Elle appuyait son sein gonflé d'amour immense.
C'était l'heure où les lys ont d'exquises pâleurs.

Et moi, soudain : « Allons ! criai-je avec colère,
Nos discours, nos pamphlets, nos livres, nos journaux,
Malgré l'oppression, malgré les tribunaux,
Feront le bon parti du parti populaire.

L'ignorance est vaincue et le mensonge fuit.
La lumière du droit sur nos fronts peut éclore :
Nous serons les premiers à bénir son aurore. »
Elle me répondit tout bas : « La belle nuit ! »

J'ajoutai : « Pour aider au triomphe suprême,
S'il faut encor du sang, que l'on prenne le mien,
Je livrerais gaiement mon espoir et mon bien. »
« Et moi-même ? » dit-elle. « Eh ! oui, pardieu, toi-même ! »

Ses grands yeux demi-clos se mouillèrent de pleurs.
A mon bras, défaillante, elle pesa, plus douce.
Nos pas, muets et lents, s'enfonçaient dans la mousse,
La lune mollement rayonnait sur les fleurs.

Bientôt elle reprit : « Vivons donc l'un pour l'autre,
Ne m'appartiens-tu pas, puisque je suis à toi ?
Laisse là tes amis, tes combats et ta foi.
C'est un amant que j'aime et non pas un apôtre.

C'est du seul intérêt que chacun prend souci :
Nous voyons vite et bien ce que les hommes cachent.
Ah ! tes grands mots, vain bruit des chaînes qui t'attachent,
Valent-ils un baiser pareil à celui-ci ? »

Et je sentis ses dents au travers de sa lèvre.
Mon cœur était touché d'amour jusqu'à mourir.
A cet amour, j'offris tout ce qu'on peut offrir,
Puis avec sa fraîcheur la nuit calma ma fièvre.

Nous revînmes. « Fais-moi, dit-elle, un beau sonnet. »
Mais je n'écoutais plus ayant repris ma tâche.
Ma tendresse peut être aveugle, mais non lâche !
La lune sur les fleurs mollement rayonnait.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Rien ne m'était plus doux...

Rien ne m'était plus doux que ses brusques pâleurs,
Ses sourires mouillés et ses baisers en pleurs.
Elle avait à pleurer une grâce profonde
Et ses larmes étaient les plus belles du monde ;
On eût dit à les voir de nobles diamants,
Ou, sur une statue aux traits purs et charmants,
Des gouttes de rosée encor toute céleste.
Ses chagrins n'avaient rien d'amer ni de funeste.
La douleur d'ordinaire est laide à faire peur :
Le visage obscurci d'une sombre vapeur
Et les traits contractés sont pour blesser l'artiste.
Mais elle, elle savait l'art d'être belle et triste.
Combien de fois, le soir, dans nos chers entretiens,
J'ai fait pleurer ses yeux, pour le plaisir des miens !

Paysage lorrain

Le calme paysage est d'un joli dessin,
L'air pur est imprégné d'un parfum frais et sain.
Les prés sont de velours sous le soleil oblique,
D'épais nuages d'or se fondent dans les cieux,
Et les bruits effacés du soir mystérieux
Passent comme un adieu tendre et mélancolique.

Une cloche là-bas tinte un vague *Angelus,*
Un souffle qui se meurt et que l'on n'entend plus
Fait frémir longuement les scabieuses roses.
Dans cette immense paix, l'esprit que rien n'émeut
Peut, à son gré, s'étendre aussi loin qu'il le veut
De l'infini du cœur à l'abîme des choses.

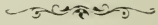
Où Dieu se reconnaît...

De Dieu sortit d'abord la force qui féconde,
Puis la vive substance étalée au ciel bleu,
Puis la sphère sans fin de la lumière blonde,
Et le soleil, comme un char de fête, au milieu ;

Puis le chaos d'amour qui devenait le monde,
Et les astres, pareils à des perles de feu,
Qui pour charmer les nuits montaient du fond de l'onde,
Puis l'homme, l'homme enfin, supérieur à Dieu.

L'homme est l'effort sacré, l'homme est l'œuvre suprême,
Tout s'ignorait hier, tout se sait aujourd'hui :
L'homme est donc plus divin que Dieu, car c'est en lui

Que Dieu prit conscience et s'aperçut lui-même.
Notre cœur a battu, notre pensée a lui :
Dieu s'admire dans l'une et dans l'autre Dieu s'aime.



Larmes d'athée

L'église était très calme. Un nuage d'encens
Flottait dans les rayons qui tombaient sur la pierre.
L'autel aux chants divins, l'orgue aux profonds accents
Semblaient en leur sommeil poursuivre leur prière.

L'athée entra. Lassé du bruit et des combats,
Cherchant un peu de paix pour son âme obsédée,
Il entra dans l'église, en maudissant tout bas
Des batailles de mots où se meurtrit l'idée.

Dans l'ombre et le pieux silence du saint lieu,
L'athée alors pensa : « Quand donc sera finie
La lutte sans honneur et sans trêve, ah ! mon Dieu,
Mon Dieu ! » L'athée ainsi priait Celui qu'il nie.

Il revoyait tous ceux qu'il aima sans remords :
Les regards qui faisaient ses regards moins farouches,
Les chers yeux que la mort éteignit, et les bouches
Qui baisèrent son front et que pâlit la mort.

Seul, loin de la tourmente et du fracas des armes,
Dans l'église très calme il rêva, consolé,
Et doucement, des yeux de l'athée ont coulé
Deux larmes qui croyaient en Dieu, les belles larmes!

VIII

Dans les temples d'Asie

Dans les temples d'Asie on voit le long du mur,
Près de l'autel profond, des sonnettes rangées.
Elles servent d'appel aux âmes affligées
Pour réveiller Bouddha qui dort dans son azur.

Il en est d'humble forme à l'accent grêle et dur ;
D'autres font retentir des conques ouvragées :
On paie et l'on choisit. Les prières gagées
Sont suivant l'acheteur de plomb vil ou d'or pur.

Ces sonnettes, aux temps de souffrance et de guerre,
Que de pieuses mains, main royale ou vulgaire,
Ont dû les agiter en frémissant d'effroi !

L'une d'elles, la plus petite, était fêlée ;
Triste image d'une âme obscure et désolée
Où la pensée ardente aurait brisé la foi.

Fleur d'orage

Contre le vieux mur ébranlé
L'ouragan nocturne a hurlé
De sa grande voix solennelle...
Le vent glacé, le vent obscur,
Vient de jeter sur le vieux mur
Un grain perdu de ravenelle.

Puis le ciel redevient serein.
Un peu de terre sur le grain
Dans la pierre creuse s'enferme.
Là-dessus, le printemps, l'espoir,
Le soleil, le divin pouvoir
Qui fait que tout tressaille et germe !...

Voici la fleur ! Prêt à crouler,
Le château peut se consoler,
Et la ruine enfin respire ;

La tendre fleur vient s'y poser,
Et son parfum semble un baiser,
Et sa couleur semble un sourire.

Ainsi, parfois en notre esprit
Quelque cher souvenir fleurit,
Après le deuil et la tourmente.
Du noir orage détesté,
Ce vestige unique est resté :
Fleur amère à l'odeur charmante.

Madrigal forestier

Je t'aime avec mon cœur, ma chère, et je t'estime
A cause de ton grand amour pour les forêts.
Elles ont mis en toi leur poésie intime
Et leur sève puissante et leurs calmes attraits.

Tes cheveux ont l'or pur et les parfums des faîtes
Que le soleil du soir colore chaudement ;
Tes yeux, tes yeux pensifs, même au milieu des fêtes,
Gardent l'ombre et la nuit du noir taillis dormant;

Tu dois à la forêt tes fraîches mélodies,
Car la feuille et l'oiseau t'ont prêté leurs accords.
Ton beau corps a l'élan et les grâces hardies
Du svelte bouleau blanc, blanc comme ton beau corps ;

Et si je vais à toi, chez toi, c'est que ta chambre
Est pleine de l'odeur âcre et douce à la fois,
De l enivrante odeur qu'exhalent les grands bois
Quand la pluie est encor large et tiède, en septembre.

Chasse au marais

A Edmond Hinzelin.

Au milieu du marais où luit l'éclair des eaux,
Parmi l'herbe gelée et les pâles roseaux,
La hutte du chasseur se dissimule et cache
Son toit d'herbe et de joncs qu'un fil de fer attache.
On dirait un monceau vaseux de débris morts
Qu'un fleuve, aux jours de crue, a jeté sur ses bords.
Mais quand on entre, on est enchanté. L'élégance
Avec sa grâce exquise et son extravagance
S'y répand en tapis, en cristaux, en parfums.
Les tables, les coffrets, les velours bleus ou bruns
Et les divans très bas où flotte la paresse
Sont d'une intimité moelleuse qui caresse.
Sous la main, des fusils très légers et très longs,
Les amorces, la poire à poudre et les gros plombs.
Du doigt, on peut, sans bruit, ouvrir les meurtrières,
Et depuis son divan, du bout des canardières

Viser le ciel, le grand ciel gris de février...
Et voici qu'au ciel morne, on les entend crier,
Les oiseaux voyageurs, les étranges nomades,
Amoureux des exils aux vastes promenades,
Hôtes mystérieux de lieux toujours divers !
Désertant leur patrie aux trop rudes hivers,
Après de très longs vols, ces migrateurs sauvages
Font escale un moment au profond des herbages,
Au coin le plus touffu des marais, au circuit
Des rivières, qui tous leur doivent une nuit.
Leurs noms ? Qui sait leurs noms ? Ici, tout est surprise :
C'est le pluvier, le grèbe et la tadorne grise,
Le courlis, la sarcelle aux brillantes couleurs.
Derrière eux, vient la troupe obscure des siffleurs...
Quelquefois apparaît le voyageur insigne,
Le roi pur, le roi blanc, le roi sacré, le cygne.
Il en est dont la forme et le bec spatuleux,
Le duvet délicat, la gorge aux reflets bleus,
Sont inconnus. — On a tiré ! Perdant sa plume,
L'oiseau tombe, et sur l'eau reste comme l'écume.
Et le chien le rapporte. Il est là sur le banc,
Ensanglanté, le ventre en l'air, le cou tombant,
Celui qui dans le ciel sans fin volait sans trêve,
Le pèlerin des lacs, le frère ailé du rêve !

A ce luxe charmant qu'on parfume avec art
Il mêle son odeur sauvage de brouillard.
L'heureux chasseur le palpe et le pèse et le fête,
En savourant un peu d'une liqueur parfaite,
Et moi seul je crois voir dans cette venaison
Quelque chose du ciel frappé par trahison.

Fusil Lebel

A Jules Gosserez.

Joli fusil qui, par miracle,
Lances très loin, à coup très sûr,
A travers l'espace ou l'obstacle
De fines balles d'argent pur,

Joli fusil qui, sans fumée,
Sans embarras et sans effort,
Sèmes sans fin sur une armée
Des bijoux qui donnent la mort.

Arme savante, arme précise,
Si légère dans notre main,
La victoire était indécise,
Et tu la fixes pour demain!

Sais-tu bien, fusil que je touche
Comme un talisman redouté,
Ce que je mets en ta cartouche
De confiance et de fierté ?

En attendant ton vrai baptême,
Je suis heureux comme un enfant,
Et je t'aime, ô fusil, je t'aime
Jouet docile et triomphant !

Je t'aime, arme charmante et neuve,
Et j'appelle, dans mon espoir,
Le grand jour, le jour de l'épreuve,
Où tu vas faire ton devoir.

Il faut que ta voix retentisse,
O fusil qu'on devra bénir,
Pour le droit et pour la justice
Qui pacifieront l'avenir.

Car c'est toi qui sauras reprendre
Tout ce que d'imprudents vainqueurs
Ont arraché, sans rien entendre,
De notre sol et de nos cœurs.

Sois parmi nous la bienvenue,
Arme que cherchaient tous nos yeux !
Lorsqu'enfin je t'ai reconnue
Au bras de nos soldats joyeux,

J'ai salué plein d'assurance,
Les beaux combats brillants et prompts,
O cher petit fusil de France,
Les beaux combats où nous serons.

IX

Par humanité

En voyant Méphisto, Marguerite s'écrie :
« J'aperçois sur son front qu'il ne peut pas aimer. »
L'ignorante voit clair. Ame ignoble et flétrie,
Satan, né pour haïr, ne sait que blasphémer.

Mais il est de beaux fronts, très grands et très candides,
Des fronts très fiers que seul inclina le devoir,
Où l'on peut lire aussi, sur un marbre sans rides :
« Nous n'aimerons jamais, laissez là tout espoir. »

Méphisto n'aime pas : il a l'âme trop basse :
Il est trop au-dessous même de l'amour vil.
Mais eux, ils sont trop hauts : leur noblesse dépasse
Le monde qui les prend pour des dieux en exil.

Ils savent le doux mot du sage et des apôtres,
Le mot qui referait la divine unité,

Le mot sublime « Aimez-vous bien les uns les autres »,
Et tout leur cœur promet d'aimer l'humanité...

Aimer, qui donc aimer ? Et ces hommes d'élite,
Cœurs tendres, mais, hélas ! trop pénétrants esprits,
Jettent sur l'homme avare, envieux, hypocrite,
Un regard si profond qu'ils en sont tout meurtris.

Ils ont percé le masque et vu la comédie :
Chez quelques-uns l'orgueil, le caprice changeant ;
Chez d'autres la jalouse et basse perfidie
Et ce vice nouveau : le respect de l'argent.

Aimer, aimer cela ! Pour livrer à la foule
Qui raille tout mérite et craint toute grandeur,
Son âme, et que le pied plein de fange la foule,
Il faut un dévoûment voisin de l'impudeur.

C'est par humanité qu'ils méprisent les hommes.
Épris de l'idéal, ils ont trop comparé
Ce que nous devons être avec ce que nous sommes,
Et l'amour s'est éteint dès qu'il s'est éclairé.

Ils vivent isolés ne voulant pas descendre.
Puis quand leur tâche est faite, oubliés ou proscrits
Ils meurent en pleurant, sans avoir pu répandre
Leur cœur rempli d'amour que serrait le mépris.

Le grand Secret

C'est le secret, le grand secret obscur encor,
Et que doit éclaircir la longue patience.
Un jour, il deviendra la suprême science :
On changera l'argent, le plomb, le cuivre en or.

Mais pour cette œuvre, il faut une âme au large essor,
Des mains pures, un cœur rempli d'insouciance,
Un front haut, une altière et forte conscience,
Et surtout le mépris de l'éclatant trésor.

Le secret, un savant jusque-là très austère
Le trouva : « Je suis donc un heureux de la terre,
Cria-t-il, et j'aurai de l'or jusqu'au genou ! »

A peine eut-il jeté le creuset et le livre,
Et fait ruisseler l'or dont son âme était ivre,
Que l'or devenu plomb fondait aux doigts d'un fou.

En Bretagne

La nuit, la nuit d'été s'avançait fraîche et douce,
Parmi les chênes verts, sur un tapis de mousse :
La Bretagne est clémente au pauvre voyageur.
Le ciel couchant gardait un reste de rougeur,
Tandis qu'à l'orient, entre de légers voiles,
Comme des pleurs d'or fin descendaient les étoiles.
Un rêve de bonheur emplissait l'infini.

Et moi je ne songeais qu'à ce moment béni
Où tu m'as entr'ouvert la grille de ta porte.
J'étais chez toi ! Ma joie était-elle trop forte,
Ou trop vif mon amour ? Au milieu du chemin,
Je demeurais pensif, mais tu me pris la main.

Nous entrâmes alors dans ta chambre éclairée :
Je te vis souriante et charmante et parée,
Prête pour une fête et non pour un adieu.
Je t'admirais : ta robe était de satin feu,

Adouci par un rang de dentelle jaunie,
En toi tout était grâce et savante harmonie.
Je t'adorais : mon cœur battait à se briser ;
Ton sourire amoureux appela mon baiser,
Et ce baiser profond, où j'aspirai ton âme,
Dans la fraîcheur des nuits me brûle de sa flamme.

L'Impossible

Oublier l'impossible est impossible à l'âme.
L'idéal est la pure et forte vérité,
Et c'est la mort pour nous quand la réalité
S'enfonce en notre sein, froide comme une lame.

Pas d'esprit si pesant que le ciel ne réclame !
Qui peut dire : « Jamais je n'ai rien souhaité ? » .
Dans le cœur le plus sec et le plus limité
Quelque invincible espoir s'étend, divine flamme.

Quand nous croyons tenir le bonheur dans nos mains,
Un rêve d'inconnu nous trouble et nous désarme.
L'horizon est sans borne où vont tous nos chemins.

L'immensité du ciel brille en la moindre larme,
Un abîme apparaît dans tous les vœux humains,
Et dans tous nos baisers l'infini met son charme.

Vos deux mains

Je tenais vos deux mains qui frémissaient un peu,
Ne les retirez pas ces douces mains de neige.
La nuit venait. Penché vers vous, que vous disais-je ?
Le moindre de mes mots voulait être un aveu.

Je pensais à la grâce, à l'exquise harmonie
Dont vous eussiez rempli mon cœur et ma maison,
Artiste au noble cœur, femme au tendre génie,
Toute de dévoûment, d'amour et de raison !

Oh ! le jardin charmant où j'ai fait ce beau rêve,
En cherchant vos grands yeux qu'éteignait l'air obscur.
J'aurai goûté pendant une heure — hélas ! trop brève,
La fraîche illusion de l'amour le plus pur.

Ame morte

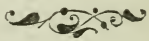
Vous étiez donc bien triste, ô pauvre abandonnée,
Que vous avez laissé, front pur et cœur meurtri,
Votre âme encore neuve et si passionnée
Tomber de votre sein comme un bouquet flétri.

Hé quoi ! Mourir d'amour : l'aventure est unique.
Bérénice elle-même, affligée en partant,
Bérénice, si pâle en sa blanche tunique,
Qui ne vivait que pour pleurer, vécut pourtant.

Était-il un amour qui valût votre vie,
Vos cheveux d'or bruni, vos yeux, vos grands yeux bleus,
Votre esprit sans détour, votre espoir sans envie
Et votre douce voix au charme merveilleux ?

Il fallait tout d'abord menacer ou maudire,
Puis briser d'un seul coup votre amour offensé,
Puis revenir à vous, puis apprendre à sourire
Aux perles que les pleurs font dans notre passé.

La nature défend la douleur continue :
Elle eût dans sa clémence embaumé vos regrets.
Pas d'éternel hiver ! Et vous seriez venue
Me conter votre deuil, à moi, tout bas, tout près.



X

Nuit d'été

C'était par une nuit d'été, toute pareille
A celle-ci. Le vent me soufflait à l'oreille
Des mots harmonieux que mon vers répétait,
Et la nature entière en mon âme chantait.
Rien ne venait troubler cette paix infinie,
Et le silence même était une harmonie.
Je me laissais sombrer dans l'abime charmant.
Penser ! je ne pouvais. J'adorais simplement.
J'adorais le frisson des grands bois, la caresse
De la brise passant comme un soupir d'ivresse ;
L'air limpide et léger que l'ombre fait plus doux ;
Cette grâce qui n'est sensible que pour nous,
Les poètes ; j'aimais l'ampleur du paysage,
Plus beau dans le sommeil, comme un noble visage,
Et les astres très hauts qui voguent lentement
Comme les rêves d'or de l'univers dormant.
Et je sentais, avec une claire assurance,
Que tout n'était qu'amour, bonté, joie, espérance ;

Que la nature en fête était, pour tous les cœurs,
Pour les plus désolés et pour les plus moqueurs,
Une source d'oubli, de charme et de délice ;
Et qu'elle ne saurait devenir la complice
De la douleur humaine ou de l'effroi divin ;
Et qu'ainsi tout effort pour souffrir serait vain
Dans cette nuit d'été sereine et maternelle.

Erreur naïve ! Elle est l'ignorance éternelle.
Les rires, les baisers, les cris de désespoir,
Perdus sous le soleil, jetés vers le ciel noir,
Elle les entend moins que le léger murmure
D'une aile de hibou qui frôle la ramure,
Ou que le bruit que fait sur la mousse du bois
Une faîne en tombant du hêtre, aux premiers froids.

Notre orgueil, exaltant sa joie ou sa torture,
Exige pour témoins le ciel et la nature,
Et nous nous étonnons d'avoir tout bas gémi,
Sans que le monde entier n'ait aussitôt frémi.
De notre ambition, de notre rêve avide
Nous remplissons le ciel, et le ciel reste vide.
Et la nature prend notre sang et nos pleurs
Pour les donner à boire à ses petites fleurs !

Enfin, lorsque la mort nous couche sous la terre,
Indifférente encor, même à ce grand mystère,
Elle étend sur nos fronts un gracieux tapis
De ronces, de bluets, de mousses ou d'épis ;
Puis, ne voulant de nous conserver nulle trace,
Elle absorbe nos corps glacés, — et les efface.

C'est là notre destin et ce sont là ses lois.

Adorons-la pourtant ! Ses parfums et sa voix
Et la pure clarté qui la baigne à l'aurore,
Et l'azur où l'on voit les étoiles éclore,
Et les monts dont les flots sont bleus à l'horizon,
Et le printemps dans sa superbe floraison,
Et tout ce qui rayonne ou palpite ou ruisselle,
Tout est un cher trésor de vie universelle !
Et savourons, sans rien lui demander de plus,
La pure nuit d'été si douce aux cœurs élus.

Acte d'amour

Le cœur d'Adam-Kadmon déborde de génie.
Ne plaignons pas nos deuils. Il faut que les hivers
Sous leur neige aux longs plis couvent les épis verts :
La mort est une phase entre toutes bénie.

Écoute, toi qu'émeut un râle d'agonie :
Sache que dans la voix de l'immense univers
Les plus douloureux bruits, les chants les plus divers
Sont une note juste, utile à l'harmonie.

L'héritage est divin : nul n'est déshérité.
Un souffle de féconde et tendre charité
Va de l'homme à la bête et des astres aux roses.

Le triomphe du bien, sûr comme le retour
Du Soleil, est la loi des êtres et des choses,
Car la création n'est qu'un acte d'amour.

Un Miracle

Le noble statuaire achève sa merveille :
L'ange presque parfait, sous la savante main,
L'ange, qui dans le froid du marbre se réveille,
Se dresse, et vers le ciel lève un front surhumain.

Sous la lumière d'or qui l'anime et le couvre,
Il sourit, et le cœur l'entend tout bas chanter.
Un souffle fait frémir son aile qui s'entr'ouvre,
Un désir tend son corps candide : il veut monter,

Monter, monter plus haut : l'infini le réclame !
Il brûle d'y noyer son essor tout-puissant :
L'artiste, qui sculptait l'image de son âme,
Dans ce marbre a versé la fièvre de son sang ;

Lorsque cette statue un matin fut finie,
Le maître l'entoura d'un regard triomphant,
S'agenouilla devant l'effort de son génie,
Et ce père en extase adora son enfant.

Il n'avait plus dès lors besoin ni droit de vivre,
Tout pâle, il embrassa le marbre à le briser;
Et sentant venir l'heure auguste qui délivre,
Il lui mit sur le front son âme en un baiser.

On le retrouva mort près de l'œuvre suprême.
On l'admira beaucoup, un prêtre le bénit.
Mais nul ne t'a compris, ô mon maître qu'on aime:
Notre esprit fut aveugle au point qu'il te plaignit.

L'ange restait, sacrée et splendide relique,
Trésor universel qu'on doit à tous les yeux.
On le fit transporter sur la place publique,
Sur un haut piédestal, libre et fier sous les cieux.

Mais sitôt qu'il fut là, parmi la foule indigne,
Cet orphelin de marbre empli d'un souffle pur,
Miracle! ouvrit soudain sa grande aile de cygne,
Et d'un vol dédaigneux se perdit dans l'azur.

Le Livre blessé

C'était le plus charmant des livres grecs, le livre
Où frémit le combat terrible et gracieux,
Où sonnent les défis, où flottent radieux
Les souples cheveux blonds sous les casques de cuivre.

Le livre où coule à flots le vin noir qui délivre,
Où volent les grands chars aux éclatants essieux,
Où le seul peuple saint, le peuple des vrais dieux,
Au soleil éternel, n'a pas cessé de vivre.

Un jour, impatient de quelque sens caché,
Irrité, je saisis le livre et j'arrachai
La page : — je sentis soudain ma main humide,

Et je demeurai pâle et tremblant et sans voix :
Le livre mutilé d'un geste parricide,
Le doux livre saignait et rougissait mes doigts.

Sous les sapins

Dans la vieille forêt de notre grande Alsace,
Les sapins que le temps respecte, fiers et droits,
Étendent leur verdure, où la neige s'amasse,
Sur un tombeau perdu que désigne une croix ;

Une humble croix sans nom dans la forêt sans route,
Ah ! Dieu ! le pauvre mort est bien enseveli
Sous la neige du sol, sous l'ombre de la voûte,
Dans l'immense désert, dans l'éternel oubli !

C'est un soldat français qui dort à cette place,
La gloire a pris son nom peut-être en s'envolant,
Mais la gloire, en ces jours de récolte, était lasse,
Et ce nom a glissé de son manteau sanglant.

Pour lui l'ombre est plus douce, et les neiges plus blanches,
Et le vent, dans la nuit, pleure plus longuement,
Et les nobles sapins, portant plus haut leurs branches,
Lui font un triomphal et pieux monument !

Noël d'Alsace

A Madame Louise Schwab.

Nuit de Noël ! On prie, on rêve.
Pour l'un, prier est un devoir,
Rêver, pour l'autre, est une trêve,
Et, pour tous, c'est un peu d'espoir.
Toute âme, en Alsace, s'élève,
Fière et pure, sous le ciel noir.

Les paysans, là-bas, quand finit la journée,
En cercle, sous la haute et large cheminée,
Se taisent longuement, tant leurs cœurs sont unis !
Et, tandis que la bûche éclate en étincelles,
Leur prière rustique, ouvrant ses fortes ailes,
S'enfuit dans la fumée, en frôlant d'anciens nids.

L'enfant réveillé sur sa couche
Répète, encor tout endormi,
Sa prière au souhait farouche

Et qu'il ne comprend qu'à demi,
Car devançant l'esprit, sa bouche
A su maudire l'ennemi.

A la ville, pendant cette nuit, la famille,
Amis, parents, aïeux et blonde jeune fille,
(Tous les fils sont absents : on devine pourquoi !)
La famille interrompt les tendres causeries
Et le salon tranquille aux vieilles boiseries
Devient un sanctuaire en s'emplissant de foi.

Et plus loin, seul dans sa demeure,
Un vieillard, artiste ou savant,
Pose sa plume à la même heure,
Et tout bas murmure en rêvant :
« Dieu juste qui veux que je meure,
Ne me fais pas mourir avant !... »

« Ne me fais pas mourir avant... Dieu de clémence ! »
Disent, en ce moment où l'office commence,
Les fidèles chrétiens dans l'église à genoux,
Et l'église profonde est peuplée, et les cierges
Mêlent, en éclairant des martyrs ou des vierges,
Aux teintes des vitraux leur reflet pâle et doux.

Minuit sonne. La cloche égrène
Ses lentes notes de cristal.
Voici que dans la nuit sereine
Monte, généreux et fatal,
Le vœu d'Alsace et de Lorraine,
En exil sur le sol natal.

Ah ! si toute prière en cette nuit paisible
Se dessinait dans l'air, et devenait visible,
Et volait rayonnante aux pieds de quelque Dieu,
On pourrait voir alors, en sublime lumière,
Que de la grande ville à la pauvre chaumière,
L'Alsace n'a qu'une âme et ne forme qu'un vœu...

On verrait la France drapée
Dans ses trois joyeuses couleurs,
Et montrant au ciel son épée,
Car, en signe de jours meilleurs,
Le sang dont elle était trempée
Est tout essuyé par des fleurs.

XI

Le Fils de l'homme

A mon ami Henry Thorion.

Qui nous dira combien l'homme trouve de charmes
A lever vers un Dieu des regards pleins de larmes ?
Chaque cri de douleur vers l'inconnu jeté
Est un puissant appel à l'immortalité,
Et le sein tout gonflé de sanglots se soulève
Comme un reflux vivant vers l'infini du rêve.

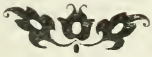
L'on souffre, et l'on se dit que ce n'est pas en vain
Que l'on souffre, qu'il est un justicier divin,
Que l'équité parfaite est l'équité posthume
Et qu'espérer est un devoir. L'on s'accoutume
A vivre confiant au secret de la mort !
L'angoisse qui saisit le cœur et qui le mord
Nous semble une faveur puisqu'elle est une épreuve,
Le mal devient alors un gage : l'âme veuve
Épouse tout l'azur étincelant des nuits.
Courons donc au martyre. Effrois, cruels ennuis,

Immonde oppression et stupide torture,
S'ils n'étaient compensés, seraient contre nature !
C'est depuis que l'on souffre ici-bas que l'on croit.
Aux premiers pleurs versés l'homme a dit : « Que Dieu soit. »

Et Dieu fut. Désormais l'homme à genoux acclame
La divine splendeur que projette son âme.
Gloire donc, au plus haut des cœurs et de l'azur,
A ce Dieu de bonté dont on peut être sûr,
Au créateur créé par nous, toute-puissance
De raison, à qui va notre reconnaissance !

Ce Dieu sort de nos fronts courbés : c'est l'Idéal
Que les astres dans leur éternel floréal
Semblent fêter avec leurs bouquets de lumière !
Pourtant ce Dieu changea : sa noblesse première
S'est trop mésalliée au culte criminel...
Mais quoi ! le noir nuage a-t-il souillé le ciel ?
Adorons-le toujours : c'est notre œuvre suprême :
Élevons-nous vers elle en plongeant en nous-même,
Et surtout soyons fiers, très fiers d'avoir placé
Par-dessus l'injustice et le doute glacé
La justice absolue et la foi triomphante.
Ce Dieu, le seul vrai Dieu, c'est ce que l'homme enfante

De plus digne, de plus tendre, de plus clément,
C'est la Beauté qui se reflète au firmament ;
Ce Dieu, de quelque nom dont le monde le nomme,
Issu de la douleur, est bien le fils de l'homme.



Les Vieux

Pour les vieux courbés sur leur crosse,
Qu'ils suivent d'un regard moqueur,
Les paysans ont dans le cœur
Un mépris candide et féroce.

Sans doute ils ne comprennent pas
Ce qu'en notre temps de misère,
Lorsqu'ils ne peuvent plus rien faire,
Les vieux font encore ici-bas.

Puisqu'à la marmite commune,
Il ne sait plus fournir sa part,
C'est un voleur que le vieillard
Et sa présence est importune.

Ne sont-ils pas décourageants
Ces débris piteux et coupables ?
Ce sont des fantômes palpables
Propres à dégoûter les gens.

Est-ce donc ainsi qu'on doit être
Après un si vaillant travail ?
Que nous veut cet épouvantail, —
Où nous pourrions nous reconnaître ?

La faute est au labeur des champs :
Il n'endurcit pas les mains seules.
Pauvres aïeux, pauvres aïeules,
Les ingrats ne sont pas méchants.

Pauvres travailleurs en détresse,
La pitié, vous le savez tous,
Est un luxe ignoré chez vous,
C'est la vertu de la paresse.

Chez vous on dit qu'*il se défend,*
D'un homme qui parvient à vivre ;
Dans le combat que chacun livre,
Plus d'aïeul, de père ou d'enfant.

Avant que l'âge ne vous glace,
Vous étiez ainsi, pauvres vieux,
Avides, serrés, envieux,
Et réclamant toute la place.

La place à d'autres : c'est la loi.
Le vieux qui dure trop, a honte
De ses trop longs jours que l'on compte
Et semble dire : Excusez-moi.

Et, quand il revient de la vigne,
Assis sur le banc de sapin,
Il mange lentement son pain
Dont il sait bien qu'il n'est plus digne.

S'indigner et pleurer...

S'indigner et pleurer : double peine inutile.
Ne vaut-il pas bien mieux connaître les raisons,
Et savoir quelle sève effrayante et fertile
Emplit les cœurs humains de fiel ou de poisons ?

A quoi servent les pleurs ? Vers qui monte un blasphème ?
Étudions plutôt ce qui nous a meurtris.
C'est amoindrir le mal que d'y voir un problème :
Résolvons ce problème, et nous sommes guéris !

Les pleurs qu'on voit couler, le sang qu'on voit répandre,
Sont les fautes du drame et non pas des acteurs.
Montons, pour mieux juger, aux plus calmes hauteurs :
Ne pas pleurer, ne pas s'indigner, mais comprendre.

Tristesse d'enfant

Il est grave, il passe en rêvant,
Qu'on le menace ou qu'on le loue,
L'enfant dont on n'a pas souvent
Et très souvent baisé la joue.

Triste, toujours triste est le vent
Qui le caresse ou le secoue ;
Triste aussi le soleil levant
Qui dans ses blonds cheveux se joue.

A son ennui du lendemain,
A son mépris du long chemin
Où va sa vie abandonnée,

Aux fines veines de sa main,
On voit bien qu'en la maisonnée
Il n'était pas le Benjamin.

Le Duc de Sparte

A Émile Vernolle.

I

Je lis : « Le duc de Sparte aujourd'hui se marie. »
Duc de Sparte !... Pourtant, le journal est d'hier.
Ce titre n'a-t-il pas un air de rêverie,
Un tour shakespearien, un charme de féerie,
Quelque chose d'exquis, de bizarre et de fier ?

Ce duc est, j'en suis sûr, cousin du duc d'Athènes;
Il doit le rencontrer en pourpoint espagnol,
Sous les arbres bleuis des forêts très lointaines,
Où, parmi les rochers, les lys et les fontaines,
Rugissent des lions, ainsi qu'un rossignol.

Duc de Sparte ! Un tel nom, empreint de Renaissance.
Évoque un frais rivage, une étrange cité,
Un sylphe qui les tient sous sa douce puissance,

Et deux parfaits amants, qui, par reconnaissance,
Ne se montrent qu'esprit et ne sont que gaîté.

Duc de Sparte! Voici le Duc. Allons : musique !
Et taisons-nous. Son pas est noble et régulier ;
Il est jeune, hardi, railleur et poétique ;
Ce Duc a la valeur d'un Spartiate antique
Devenu pour nous plaire un charmant chevalier.

Il guide, en élevant très haut sa main gantée,
La Duchesse traînant la soie et le brocart :
Sa robe est merveilleuse et son âme enchantée...
Les époux réunis sous la lune argentée,
Comme deux rimes d'or, font un couple plein d'art.

II

Et cette Duchesse s'appelle...
Où donc ai-je mis mon journal ?
Un nom superbe : elle est si belle !
Un nom très tendre et point banal.

Est-elle marquise du Pinde ?
Est-elle baronne du Pnyx ?

Sœur de la nymphe Rosalinde
Ou fille de Lady Phénix ?

A défaut du nom de Mirande,
On l'appelle au moins Héléna.
L'oracle, en prenant son offrande,
Dit en grec : *Gratia plena.*

Hélas ! non, mon Dieu ! C'est Sophie
De Prusse, sœur de l'empereur,
Qu'on l'appelle. Je vous défie
D'imaginer pareille horreur.

III

Oh ! Duc de Sparte, aller chercher une Prussienne !
Là-bas dans le brouillard d'un climat odieux,
Prendre, comme on disait dans votre Grèce ancienne,
Une barbare enfant, — femme en dépit des dieux !

Vous, Duc, d'un sol d'où l'Espérance
A tire-d'aile s'envola,
Jetant partout la délivrance,
Pour se poser droit sur la France,
Vous allez épouser cela !

Et votre femme, avec sa boue et sa poussière,
Apporte, sans rougir, dans votre air de cristal,
Ce jargon discordant, cette langue grossière
Qu'un Grec n'eût pas voulu parler à son cheval.

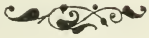
Car le bon cheval de bataille,
Tournant la tête eût dit : « Plus loin !
Écarte-toi, quand tu prends soin
De hacher toi-même ma paille,
Ce bruit me dégoûte du foin. »

IV

Vous qui vous appelez duc de Sparte, l'histoire
Fait de vous l'héritier de ces trois cents soldats
Qui, pour garder l'honneur, trahis par la victoire,
Sont morts jusqu'au dernier avec Léonidas.

Or, cette Prusse, dont vous êtes
Par l'alliance et par l'accord,
Avec ses succès déshonnêtes,
Avec ses indignes conquêtes,
Est la Perse infâme du Nord.

Ah ! n'approchez jamais d'un Musée ou d'un Temple,
Car quelque marbre antique au profil calme et doux,
En se laissant tomber sur vous deux pour l'exemple,
S'appliquerait peut-être à venger Sparte, et nous.



XII

Du lait de Parisienne

Élégante, jeune et pareé,
Elle descend le boulevard ;
Dans son costume elle est serrée
Comme dans sa gaîne un poignard ;
Fine, mince, presque acérée,
Elle est très simple, à force d'art.

Elle précède une nourrice
Qui porte avec soin un bébé.
La mère, il faut qu'elle chérisse
Ce doux enfant du ciel tombé...
Mais si divers est le caprice
Dont elle a l'esprit absorbé !

Pourtant, c'est par bonté chrétienne
Qu'elle refuse d'allaiter :
Une gorge comme la sienne
Est une source à respecter.
Puis, du lait de Parisienne...
Ce joli mot fait hésiter.

Du lait de femme au teint d'albâtre,
Nerveuse et qu'un rien peut briser,
Toute au monde, toute au théâtre.
Toute au luxe, toute au baiser,
Et qui vers le matin bleuâtre
Daigne à peine se reposer ;

Subtil et bizarre mélange,
Capiteuse et pauvre boisson :
Se peut-il un lait plus étrange,
Qui, dans la fièvre et le frisson,
Ferait plus sûrement un ange
De ce trop heureux nourrisson !

Ma Femme et mon Chêne

La femme que j'aimerais tant
Passe peut-être en cet instant,
Tout près de moi, sous ma fenêtre ;
Je n'aurais qu'à murmurer : Viens, —
Et ses yeux, rencontrant les miens,
Sauraient bientôt me reconnaître.

Ses yeux sont clairs comme un matin.
Elle a sa robe de satin
Où le jais bruit et scintille.
Son front est pur, son cœur est prêt...
Mais, j'y pense : dans la forêt,
Parmi le hêtre et la charmille,

En l'air saturé de parfum,
Pousse un chêne au tronc rude et brun.
On y sciera de larges planches

Où, fatigué des vains efforts,
S'étendra pour jamais mon corps,
Les pieds droits et les lèvres blanches.

Alors, à ceux qui parlent bas,
Ma compagne, tordant ses bras,
Pleurante et surprise de vivre,
Dira : « Mon cœur s'est endormi
Avec le cœur de mon ami,
Par pitié, laissez-moi le suivre ! »

Vivons, ma chère, en attendant,
Allons, loin du ciel trop ardent,
Mêlant nos jeunesses hardies,
Cueillir des baisers par moissons,
Sous mon chêne plein de chansons,
— Qui ne sont pas des psalmodies.

La Reine orientale

Debout dans son palais, la reine orientale
Contemple d'un regard méprisant et lassé
Les places et les murs de sa ville natale,
Puis sourit, confiante en sa beauté fatale,
Au monarque amoureux à ses pieds effacé.

Sa beauté délicate, enivrante, infinie,
Lui suffit pour ravir les cœurs comme les yeux.
Le reste, esprit, savoir, bonté, douceur, génie,
La reine le dédaigne, ou l'ignore, ou le nie,
Sachant bien qu'un baiser est plus fort et vaut mieux.

Les meubles, les métaux et les tapisseries
Mêlent aux frais parfums que jette l'encensoir
Un lustre de triomphe, un éclat de féeries,
Et la reine est si blanche entre ses pierreries
Que le cygne en passant s'arrête pour la voir.

Puis, reprenant son vol, le cygne à l'hirondelle
Dit : « J'ai cru voir ma sœur sur la terre en passant,
Et j'allais m'approcher et la servir, fidèle ;
Mais j'ai fui tout à coup en voyant autour d'elle,
D'elle, si blanche, hélas ! couler des flots de sang. »

O reine, serais-tu sanguinaire ? Pas même.
Haïr est une tâche, aimer est un effort ;
Détestant la caresse autant que l'anathème,
Tu te laisses à peine adorer par qui t'aime,
Reine au divin profil, calme comme la mort.

Sur l'abîme

L'amour dans un esprit téméraire et mouvant
Est semblable à ces fleurs qui poussent dans un fleuve.
Le fleuve tout d'abord les attaque, et souvent
Emporte des lambeaux de leur gerbe encor neuve.

Mais la gerbe est épaisse et s'obstine à pousser.
Le printemps vient. Bientôt, de l'eau plus tiède émerge,
Frissonnant aux remous qui semblent le bercer,
Le fin calice blanc comme la cire vierge.

Parfois l'orage éclate, et le flot jaunissant
Noie et replie au fond tiges et fleurs meurtries.
Mais le flot passe vite et s'épure en passant,
Et voici que les eaux sont toutes refleuries.

Ainsi, rassurez-vous et laissez-vous charmer
Par ce cœur débordant, orageux et sublime.
On n'est jamais trop grand, ni trop fort pour aimer.
Songez aux douces fleurs qui poussent sur l'abîme.

Le vrai Recommenceur...

L'amour c'est le Dieu tout-puissant, le Maître,
Le fier Moissonneur de moissons sans fin ;
Et les passions que nourrit notre être
Lassent sans l'user sa faux d'acier fin.

Attraits du malheur ! Charmante souffrance !
La bouche n'a pas encore achevé
Les mots de mépris ou d'indifférence
Qu'on reprend le rêve à jamais rêvé.

Nous trouvons toujours quelques forces neuves
Pour nous faire vaincre, et nous en blâmer,
Et partir encore à d'autres épreuves,
Et toujours maudire et toujours aimer.

O cœur assoiffé de larmes nouvelles !
Le sang qu'un amour te force à verser
Ne sert qu'à parer de couleurs plus belles
Le nouvel amour qui te doit percer.

L'Ange de la Patrie

O Lorraine de tant de foi,
Victime du Prêtre et du Roi,
Ame candide et cordiale,
Bonne Lorrraine, gloire à toi,
A toi, la Française idéale !

Tu répondis aux voix qui t'appelaient là-bas
Contre l'invasion, contre la barbarie,
Et toi, l'enfant si frêle et si vite attendrie,
Tu compris qu'il fallait qu'une vierge aux combats
Incarnât dans sa chair l'âme de la Patrie.

Tu rends à l'air libre et vivant
La France longtemps prisonnière.
Le loup s'enfuit dans sa tanière
Et la colombe va devant
Moins rapide que ta bannière !

Après avoir passé, sublime, en combattant
L'intrigue, la fureur et la force grossière,
Tu tombes tout à coup dans un flot de poussière,
Et quand tu reparais, c'est qu'un bûcher t'attend
Avec ces mots : *Relapse, Hérétique, Sorcière.*

Et tes bourreaux avaient raison !
Puisque, pour la honte publique,
Régnaient la haine fanatique,
La lâcheté, la trahison,
C'était toi la sainte Hérétique.

Sorcière, ô Jeanne d'Arc, tu l'étais donc aussi,
Tu ne pouvais alors, brisant l'affreuse trame,
Libératrice en pleurs, te sauver de la flamme,
Mais, lorsque peuple et roi se rendaient à merci,
Ta bannière magique avait refait notre âme.

On voulait te faire à genoux
Abjurer ta foi dans la France...
O Relapse de l'espérance,
Ton dernier regard fut pour nous
Et ton dernier cri : Délivrance !

Fille au cœur généreux, c'est ton cœur qui t'élut
Pour réveiller chez nous la victoire endormie.
Ton pur honneur éclate en ces mots d'infamie :
O *Relapse, Hérétique* et *Sorcière,* salut !
Sainte du peuple, Vierge auguste, grande amie !

On versa ta cendre à la mer
Pour noyer la moindre étincelle.
Dès lors chaque flot qui ruisselle,
Qui court au loin, rapide et clair,
En possède quelque parcelle.

Et rien, pas même un peu de cendre, n'est perdu,
Et la mer va partout, furieuse ou bercée,
Et ta cendre est par elle en tous lieux dispersée,
Et l'Anglais aveuglé, Vierge puissante, a dû
Féconder l'univers de ta noble pensée.

Et dès lors, tout ce qui fleurit
De fier et de beau par le monde,
Vertu sans tache, ardeur profonde,
O Jeanne, est né de cet esprit
Et de cette cendre féconde.

Mais c'est pour nous d'abord que le miracle est vrai.
C'est nous que ton esprit guide, inspire et pénètre,
C'est en nous qu'à jamais il peut se reconnaître ;
Et c'est par nous qu'un jour sur le sol délivré
Tu dois, ô Jeanne d'Arc, tout entière renaître !

O Lorraine de tant de foi,
Victime du Prêtre et du Roi,
Ame candide et cordiale,
Bonne Lorraine, gloire à toi,
A toi, la Française idéale !

Le dernier amour

A mon cher philosophe E. Delondre.

La terre, nous dit-on, se refroidit, de sorte
Qu'une époque s'approche où, dévastée et morte,
Elle ira, par le ciel, triste comme un tombeau.
Le soleil ne sera qu'un funèbre flambeau.
Les rares animaux obstinés à survivre
Sous des sapins muets aux aiguilles de givre,
Passeront vaguement, transis et déformés,
Jusqu'à ce que le froid les couche inanimés,
Et moule sur leur corps, désormais hors d'outrages,
Un cercueil transparent qui défiera les âges.
L'humanité vaincue, aspirant au midi,
Rêvant de sol en fleurs et d'azur attiédi,
Émigrera, toujours plus débile et plus lasse,
Devant l'invasion de l'éternelle glace.

Quel sera son destin, et qu'en restera-t-il ?
Quelques êtres au corps frêle, à l'esprit subtil,
Qui ploieront sous le poids trop lourd de la pensée.
Pauvres fils ! dont le front portera, condensée,
L'expérience humaine au lointain souvenir...
Mais la fin elle-même, un jour, devra finir.
Alors, dans un îlot de verdure, qu'assiège
L'hiver avec sa mort, son silence et sa neige,
Marchant à pas lents, l'un contre l'autre serrés,
Sous la froide lueur des cieux désespérés,
Ranimant en leur cœur un vestige de flamme,
Viendront le dernier homme et la dernière femme.
Hélas ! pour cet Adam et cette Ève engourdis,
Tout sera le contraire affreux du Paradis.
C'était l'aube. Voici la nuit. Et quel contraste,
Dans ce dernier amour, glacé, stérile et chaste !
L'homme voudra sans doute embrasser d'un coup d'œil
Toute l'histoire, et tout son faste, et tout son deuil,
Et l'éclat triomphal de la lutte vivante ;
Puis, il regardera la mort, sans épouvante,
Fier de l'œuvre accompli, du chemin parcouru,
De l'horizon de l'âme incessamment accru,
Fier de cet héritage immense, qu'il admire,
Et que la mort, en lui, d'un seul coup vient détruire.

Il cherche un mot, un seul, un défi de géant,
Testament de l'esprit à jeter au néant.
Mais elle, sa compagne, à la peau diaphane,
Aux mains pâles, aux yeux d'un bleu pur qui se fane,
Elle ne va chercher ni si haut, ni si loin,
Le seul mot dont son cœur qui s'arrête a besoin :
Suprême expression de ce couple suprême,
Elle lui dit tout bas : « Mon ami, je vous aime. »
Et si le dernier homme en mourant a pleuré,
Tout le mal que l'amour a fait est réparé.

DEUXIÈME PARTIE

POÈTES

I

Un Héros

A Amédée Lemoine.

Cet homme est un héros, qui pour jamais conserve
Le besoin de produire et d'imposer le Beau,
Qui travaille dans l'ombre où la douleur énerve,
Et qui, vivant, n'est point devenu son tombeau.

Tant d'autres maintenant laissent, dans une ornière,
Toute une vie en fleurs se perdre et se flétrir,
Et tâchent de nier leur âme prisonnière
Et le mal de penser, — dont ils ont su guérir !

Car il faut acheter le pain, coûte que coûte.
Et l'esprit qui planait est vite descendu,
A plié l'aile, et rampe avec tous sur la route,
En regrettant d'abord son Paradis perdu.

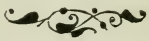
Puis l'esprit s'habitue au regret, et son aile
Diminue, inutile, et disparaît. Plus rien !

L'homme est toujours vivant sous la voûte éternelle,
Mais c'est un compagnon de moins. Allons! c'est bien.

On fut jeune, on fut plein d'ambitions chéries,
On s'est aimé parmi des plans aventureux,
On a marché dans la splendeur des rêveries,
Puis on a déserté, puis on s'est dit heureux ;

Et l'on ne songe pas que là-bas, dans l'orage,
Meurtri par l'idéal à tout son cœur lié,
A chaque coup du sort redoublant de courage,
Un ami reste seul, qui n'a pas oublié,

Et qui parfois, le soir, sentant sa main glacée,
Pense à la main absente, à l'espoir désuni,
Aux premiers vers, revoit sa jeunesse passée,
Sourit, c'était charmant! et pleure, c'est fini!



Les Mers de Grèce...

Les mers de Grèce et d'Italie,
Où le regard charmé s'oublie,
Bercent dans leurs flots gracieux
Des sites riants ou sauvages,
Des fruits d'or tombés des rivages,
Des astres d'or tombés des cieux.

Elle berce, la mer charmante,
Langoureuse comme une amante,
Perfide comme les amours,
Les blanches images des voiles,
Et l'azur, lorsque les étoiles
Ont disparu de son velours.

O velours des mers de la Grèce,
Étoffe brillante, caresse
Innombrable des flots sans fin,

Est-il rien de plus pur au monde,
De plus transparent que ton onde,
De plus fluide, de plus fin ?...

Je sais des vers, des vers limpides,
O mer de Grèce, aussi fluides,
Aussi transparents que tes eaux,
Mais, dans leurs strophes cadencées,
Ils peuvent porter des pensées
Comme tu portes des vaisseaux.

Contes de Fées

Les récits enfantins aux héros fabuleux,
Aux subites amours, aux bizarres caprices,
Nous les avons reçus de sublimes nourrices
Dont le lait fut divin et le cœur merveilleux.

Moi, je vous aime et vous bénis, ô contes bleus !
Où passent, comme autant d'ombres inspiratrices,
Des bergères avec des yeux d'impératrices,
Des rois pleins d'indulgence et de beaux *sires leux,*

Où la Belle, endormie au château du mystère,
Dit d'abord à son Prince incliné jusqu'à terre :
« Mon cher, mon grand seigneur, vous avez bien tardé. »

Ainsi, la Fée, ah ! la charmeuse, nous délivre
Du réel, si vulgaire à l'esprit obsédé,
De l'ennui d'être un homme et du long mal de vivre.

Le Cher passant

A mon ami Keller

I

Gloire au triste chanteur de vers, au cher passant !
Bohémiens aux bois, à la ville, bohêmes,
Ils vont : leurs belles fleurs sont teintes de leur sang,
Et de leur vie en deuil ils font de gais poèmes.

La femme d'ordinaire aime peu ces rêveurs,
Car leur esprit errant n'est pas longtemps près d'elle ;
Et pourtant, sur son front, ces pauvres Dieux sauveurs
Peuvent placer d'un mot la couronne immortelle.

Nourris d'espoir, vivant même de l'air du temps,
Ils vont sans savoir où, pour y chercher fortune,
Et dans les blanches nuits d'hiver, ils sont contents
De se chauffer les doigts aux rayons de la lune.

A la douleur qui frappe ils répondent : « Entrez !
Entrez, dame Douleur, soyez la bienvenue.
Prenez à ce chevet votre place connue,
Car vous êtes chez vous, Douleur aux chants sacrés !

Laissez-nous seulement, Douleur, illustre hôtesse,
Avant de nous jeter à terre, tout meurtris,
Le temps d'écrire un vers de joie ou de tristesse,
Clou d'or, qui fixera nos noms dans les esprits. »

II

Ils ont adoré l'art, les sons, la voix, le Verbe,
Puis ils meurent; des gens charitables leur font
Un tombeau de hasard où seule pleure l'herbe,
Tandis que leur beau vers et sa gloire superbe
S'envolent dans l'oubli, qui peut-être est sans fond.

III

Leur souffle élargissait mon âme prisonnière,
Mes premiers vers voguaient sous leur fier pavillon.
Disciple studieux de l'écolier Villon,
Je ne manquais jamais l'École buissonnière,

L'École des buissons pleins de chants et de fleurs,
Près desquels on écrit quelque sonnet timide,
Et qui font que parfois, quand la page est humide,
On ne sait pas si c'est de rosée ou de pleurs.

Ah ! les charmants martyrs, gais, fantasques, allègres,
Veillant toute la nuit pour chanter plus matin,
Et se grisant, le jour, d'un songe de festin....
Comme je connais bien leurs silhouettes maigres !

Tout jeune, devant eux j'allais m'extasier,
Ils me disaient très bas d'harmonieuses choses !
Car ce sont les divins chanteurs des nobles roses ;
Qui n'ont pas au soleil la place d'un rosier.

Le soir, près de mon lit, dans la petite salle,
Ils venaient se pencher, muets, et de la main
Ces doux aventuriers me montraient leur chemin
Avec un beau sourire adorable et très pâle.

II

A un Tableau

Le peintre achève son tableau,
Il va faire encadrer la toile :
Un navire lancé sur l'eau
A moins de hasard dans sa voile.

Cette œuvre en s'éloignant du port
Est comme un navire de guerre,
Elle risque cent fois la mort,
Mort triomphante ou mort vulgaire !

Cher tableau, tu vas éprouver
Des abordages, des tourmentes,
Puis, brusquement, te retrouver,
Joyeux, sur les vagues dormantes.

Tu peux t'enfoncer dans l'oubli,
Mer sombre où le plongeur se noie,
Gouffre amer, toujours plus rempli,
Toujours plus avare de proie.

Mais aussi, par le flot humain,
En voguant rayonnant et calme,
Tu peux rencontrer en chemin
La Fortune qui tient la palme.

Va, toile parée, où j'ai mis
Tant de ma vie et de mon âme.
Puissent de longs regards amis
Te caresser avec leur flamme !

Puisses-tu, loin des ouragans
Et loin des misères honteuses,
Ne voir que groupes élégants
Et que charmantes visiteuses !

Car c'est par leurs grands yeux si doux,
A la prunelle bleue ou noire,
Que descendent toujours sur nous
Les plus purs rayons de la gloire.

Les deux chansons

MILON

Qu'as-tu donc, o Battos, malheureux journalier ?
Tu ne moissonnes plus d'un geste régulier,
Te voilà loin de tous, pauvre âme délaissée,
Ainsi que la brebis qu'une épine a blessée.
Que feras-tu bientôt sous le soleil brûlant,
Si, lorsque la rosée étincelle en tremblant
Sur la verte colline où l'aurore flamboie,
Tu ne dévores pas ton travail avec joie ?

BATTOS

Infatigable ami, rien ne peut te toucher !
Ah ! Milon, corps de fer, Milon, cœur de rocher,
Combien coûte de pleurs l'absente qu'on désire ?

MILON

Je ne sais ! Les regrets ne sont bons qu'à nous nuire.

BATTOS

Ton cœur n'a donc jamais battu comme le mien ?

MILON

Jamais ! C'est grand dommage, ami, lorsque le chien
A goûté par hasard d'une trop fine chère.

BATTOS

Milon, voici déjà, — douleur cruelle et chère,
Douze jours que je suis amoureux. Est-ce en vain ?

MILON

Heureux homme ! Tu bois à plein verre le vin,
Tandis que je n'ai pas même un peu de vinaigre.

BATTOS

Oui ! Syria...

MILON

Comment ! cette chanteuse maigre...

BATTOS

Qui chez Hippocion te charmait autrefois.

MILON

Justes dieux ! Ce n'est pas seulement par la voix,
Que ta beauté, mon cher, tient de la sauterelle.

BATTOS

Ah ! Milon, si mes yeux sont aveuglés par elle,
Ne guéris pas mes yeux.

MILON

Allons ! ton mal est grand.
Eh bien ! chante ton mal, on s'apaise en pleurant,
Et que par ta chanson ton travail te soutienne.
Tu chantais assez bien, autant qu'il m'en souvienne...
Avant ton accident.

BATTOS

Oui ! je la chanterai,
La gracieuse artiste au génie inspiré,

La très douce, très frêle et très charmante femme.
Et vous, Muses, et vous qui voyez dans mon âme,
Répandez en mes vers l'amour qui me remplit;
Ce que vous regardez rayonne et s'embellit:

Ils l'appellent la Syrienne,
La divine musicienne
Qui dans ses yeux porte le ciel;
Ils raillent sa taille élancée,
Sa crinière d'or nuancée,
Son visage couleur de miel:

Vains propos d'envie inquiète!
La jacinthe et la violette
Sont brunes comme toi. Pourtant
La violette et la jacinthe
Composent la guirlande sainte
Qu'on attache au temple en chantant.

Si j'étais riche, dans ce temple,
Pour que l'avenir te contemple
En ton immortelle beauté,

Je ferais mettre ta statue
D'or et de diamants vêtue,
Avec la mienne à ton côté.

Tu porterais la grande lyre.
Tes regards sembleraient sourire
A ma bouche qui sourirait.
Et tu me retiendrais sans peine,
Par les fleurs d'une douce chaîne
Qui jamais ne défleurirait.

J'aime ta voix, j'aime ton geste,
J'aime ta démarche céleste,
Tes moindres mots, tes moindres pas.
Mais si, nuit et jour, je t'adore,
Mon amour est bien loin encore,
Mon admiration, bien bas.

Pourtant, lorsque ta mélodie,
Caressante, triste ou hardie,
Déroule ses nobles accents,
Ne sens-tu pas, fille orgueilleuse,
Ma passion presque pieuse
Monter vers toi, comme un encens ?

MILON

Voilà des vers touchants, cher Battos, et j'enrage
De me sentir gagné par leur trouble. L'ouvrage
N'est pas près de finir. Oublions ! Oublions !
L'idéal est malsain pour le pauvre. Lions
Les lourds épis dorés qui bruissent par terre.
Écoute maintenant la chanson salutaire.

BATTOS

Puisses-tu mieux que moi dans tes vers exprimer
La douleur incurable et la douleur d'aimer !

MILON

Bonne Cérès, Cérès la blonde,
Mère auguste, mère féconde,
Étends au loin ton beau tapis.
C'est à toi seule qu'il faut plaire.
A toi mon zèle. Pour salaire
Fais pencher les joyeux épis.

BATTOS

Syria, que les fleurs te soient un frais tapis.
Ta tête blonde est plus belle que les épis.

MILON

Quand tombent les épis superbes,
Gais moissonneurs, liez les gerbes ;
L'autre œuvre commence à présent.
Que dans l'aire où vos bras les traînent
Les gerbes tremblent et s'égrènent
Au rythme du fléau pesant.

BATTOS

Mon cœur est plein de toi ! Quel fléau si pesant
En chasserait jamais ton nom toujours présent ?

MILON

Enfin apparaît la farine
En neige nourrissante et fine,
Et bientôt sortira du four,
Toute brûlante et parfumée,
La nourriture bien-aimée,
Don de Cérès, l'unique amour.

BATTOS

Que me fait le pain blanc qui parfume le four ?
Je ne veux me nourrir que du poison d'amour.

MILON

Puis, le soir, assis près d'un frêne,
Nous boirons une coupe pleine
De bon vin vieux au goût amer,
En regardant, comme en un songe,
Le soleil empourpré qui plonge
Dans l'azur sombre de la mer.

BATTOS

Mon amour me suffit. Que m'importe la mer ?
Il est plus profond qu'elle et surtout plus amer.

MILON

Mon ami, mon ami, ta folie est sans borne.

BATTOS

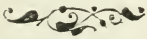
Mon ami, mon ami, que ta sagesse est morne ;
Je ne changerais pas mon mal à ton bonheur.

MILON

Quel avenir t'attend, ô mauvais moissonneur ?
La vie entière n'est qu'une moisson trop rare ;
Il faut la récolter en jaloux, en avare :
Et toi, tu fais manger tes blés par les chevaux,
Et ne veux recueillir que bluets et pavots !
Part à mourir de faim, dont on ne peut rien faire !

BATTOS

Laisse donc ! C'est la part que Syria préfère.



Rabelais

Que dirai-je de toi, de ta large ironie
Et de ta sereine gaîté,
Rabelais ! Maître exquis, formidable génie,
Et grotesque divinité ?

Ton souffle de titan a soulevé la terre,
Et la terre en frissonne encor :
Ton rire audacieux, éclatant, salutaire,
Nous emporte dans son essor.

Tous les livres connus, les lettres, les sciences,
Ce qu'on savait, ce qu'on osait,
Les espoirs les plus vains, les plus nobles croyances
Tu jetas tout dans ton creuset ;

L'antiquité païenne à peine retrouvée
Au fond des parchemins jaunis,

Tu lui pris sa jeunesse et sa grâce éprouvée,
Sa langue aux charmes infinis.

Profanateur sacré, penché, tête ravie,
Sur les cadavres entr'ouverts,
Tu fis dire à la mort les secrets de la vie,
Et les ressorts de l'univers ;

Tu mêlas le vieux dogme à la vérité neuve :
L'idéal grec au rêve hébreu...
Et, le moule brisé, l'on vit jaillir un fleuve
D'or pur, et de boue et de feu.

Ah ! ce fut dans ton siècle une étrange aventure
Que ce déluge étincelant ;
Bizarre créateur, force de la nature,
Soleil souillé, mais aveuglant !

Tu dédaignas Genève, et tu méprisas Rome,
Tu restas libre et triomphant,
Humaniste inspiré, si consolant pour l'homme
Et si généreux pour l'enfant.

On désire parfois, aux jours d'incertitude
Ou d'injuste sévérité,
Un goût plus fin, plus sûr, plus de subtile étude
Et d'abord plus de pureté ;

Mais ton ardeur nous gagne, et ta voix nous entraine :
Nous croyons en toi, grand moqueur,
Et nous, les délicats, ta sève souveraine
Nous pénètre jusques au cœur !

Avant tout, tu fus bon : c'est ta plus chère gloire,
Géant terrible, tu fus doux,
Et sur ton abbaye, au seuil de notre histoire,
Ta main écrivit : « Entrez tous ! »

Entrez tous, et fondez ici la foi profonde,
Et faites ce que vous voulez :
Que le corps soit heureux, que l'âme soit féconde,
Et que tous les vœux soient comblés !

Tu fus un studieux penseur, un sage Maître,
O toi qui vécus follement ;
Et puis tu t'en allas quérir le grand *Peut-être :*
Le grand *Peut-être* est très clément.

Médecin tout-puissant, poète dont la verve
Est le plus divin des bienfaits,
Tu jouis maintenant du bien que Dieu réserve
Aux bonnes volontés : la Paix.

Des Roses

Nous irons loin, très loin, plus loin
Que la vulgarité des choses,
Et nous chercherons avec soin
De mauvais chemins pleins de roses.

Nous irons. Le ciel lumineux
Tiendra nos paupières mi-closes.
Les buissons seront épineux,
Mais aux épines, que de roses !

Les roses ont un court destin,
Répètent les esprits moroses.
Mais de ne fleurir qu'un matin,
C'est le plus pur charme des roses.

Blanches ou jaunes, toutes ont
Parfums exquis et nobles poses,
Mais les plus aimables, ce sont,
Ce sont encor les roses roses.

C'est notre œuvre : le monde entier
Nous doit tant de métamorphoses !
La nature fit l'églantier,
Mais c'est l'homme qui fit les roses.

III

Songe d'une nuit d'été

A M. Charles Gillet.

I

Shakspeare avait vingt ans ; ce n'était pas un sage.
Obstiné braconnier, vagabond entêté,
Le poète achevait alors l'apprentissage
De toute passion et de toute gaîté.

Franc buveur, sans fatigue et sans miséricorde
Dans les combats fameux où l'on se fait raison,
Levant le large pot dont la mousse déborde,
Il soutenait à mort l'honneur de sa maison.

Pourtant, un jour, il fut vaincu. Telle est la guerre !
A Bidfort, il avait trop ri, trop devisé:
Il dut saluer roi quelque ivrogne vulgaire
Que les mots, même bons, n'avaient jamais grisé.

Il reprit trébuchant la route accoutumée,
Et, sur son cœur troublé par les chants et le bruit,

Sur son front qu'emplissaient l'ivresse et la fumée,
S'étendit la fraîcheur de la plus belle nuit.

La nuit, en ce moment, avait assez de charmes
Pour donner le génie avec la volupté ;
Sous les étoiles d'or pures comme des larmes,
Le monde reposait dans toute sa beauté.

La brise, sur les monts, sur les lacs, sur la plaine,
Sur les minces ruisseaux dans l'herbe dispersés,
Soulevait lentement d'une insensible haleine
Les parfums qu'au soleil les fleurs avaient versés.

Accablé de fatigue et d'ivresse, Shakspeare
Tomba près d'un pommier qui lui servit d'appui.
Et le parfum qui passe et le vent qui soupire
Redoublèrent d'arome et de baisers pour lui.

Alors du ciel profond, des étoiles, des branches,
Du fond des lacs, du fond des ruisseaux et des bois,
Sortirent des esprits et des visions blanches
Qui prirent une forme en prenant une voix :

II

L'une disait : « Longtemps muette,
Je parle enfin, pour te charmer.
Regarde : de sa main fluette
Titania t'offre, ô poète,
L'exquise fleur qui fait aimer. »

D'autres : « Nous sommes Ophélie,
Desdémone, Cordélia,
Fidèles, même à la folie !
Et de notre tâche accomplie
La mort seule nous délia. »

— « Nous sommes, nous, les jeunes reines
Des songes bleus, des grands chemins,
Des frais matins, des nuits sereines,
O maître, et pour que tu nous prennes,
Nous te tendons nos blanches mains.

Pour toi seul nous sommes sorties
Du fond des mers et des halliers,
Et les ronces et les orties
Se changent en fleurs assorties
Rien qu'en touchant nos fins souliers. »

D'autres, en galants équipages,
Disaient : « Que de vers enchanteurs
Nous t'apportons à pleines pages !
Commande ! nous sommes tes pages...
Tes pages aux habits menteurs.

Vois plutôt notre sein, nos tresses,
Vois nos yeux noirs, noirs diamants.
Nous pouvons, doublement traîtresses,
Ravir leurs amants aux maîtresses
Et leurs maîtresses aux amants.

Nos noms, doux écho d'Italie,
Tintent comme un harmonica :
Portia, Perdita, Cœlie,
Béatrix, Hermia, Julie,
Mirande, Hélène, Jessica.

Tu conteras nos aventures,
Nos purs amours, nos rêves fous,
Nos dévoûments et nos tortures,
Poète, et les races futures
T'adoreront à travers nous.

Fais bon accueil à notre histoire
Qui te ravira le premier.
Le monde apprête sa mémoire ;
Éveille-toi donc pour la gloire,
O toi qui dors sous ce pommier ! »

Le jour venait, leur voix câline
Dans l'adieu semblait s'épuiser.
Chacune en le quittant s'incline,
On dit même que Cymbeline
Lui mit sur la bouche un baiser.

III

Shakspeare s'éveillait : la grâce était venue.
Dans son âme déjà, comme au ciel éclatant,
Se lève le soleil. Une force inconnue
L'attire vers la ville où la scène l'attend.

Il se remet en route, et l'ivresse sacrée
Le fait sur son chemin trébucher de nouveau.
Il boit à flots l'air pur. Un monde qui se crée,
Délicieux tourment, s'agite en son cerveau.

Au théâtre, fécond en splendeurs douloureuses,
Plein de sanglantes fleurs et d'atroces exploits,
C'est l'apparition des belles amoureuses
Qui l'appelle tout bas avec leur tendre voix.

Et Lear, le désespoir ; Hamlet, l'âme indignée ;
Macbecth, la trahison ; Richard, la cruauté,
Et Shylock et Timon, effroyable lignée,
Naîtront d'un songe heureux et d'une nuit d'été.

Hamlet

Hamlet, le meilleur fils de notre grand Shakspeare,
Par le brouillard du Nord est à demi voilé :
C'est celui dont le cœur subit le mieux l'empire,
Le plus triste, le plus pensif, le plus troublé.

Pénétré de tendresse, affamé de justice,
Artiste délicat respectueux du Beau,
Pourquoi faut-il qu'un jour sur lui s'appesantisse
La main d'un spectre cher, lourde comme un tombeau ?

Tu dois te décider, grande âme irrésolue !
Hélas ! Daigneras-tu ? Cédant à l'aiguillon,
La foule autour de toi court, s'agite et reflue :
Toi, tu vois le néant de ce vain tourbillon.

Pendant que l'ignorant se précipite à l'œuvre,
Que le brutal s'élance et triomphe soudain,
Sachant qu'à chaque pas on heurte une couleuvre,
Tu restes immobile et rêveur, par dédain.

O vanité des deuils et vanité des joies,
Vanité du savoir aux yeux du vrai savant !
Seul, le crime est certain. D'un geste tu renvoies
L'espérance au cercueil et l'amour au couvent.

L'amour venait à toi : ta chevelure blonde,
Ton corps souple et charmant vêtu de velours noir,
Tes yeux fixes, tes yeux d'une douceur profonde
Apparaissaient si purs aux derniers feux du soir !

Mais toi, Prince, blessé de voir la foule entière
Acclamer les vainqueurs, les puissants et les rois,
Tu veux songer en paix. Tu vas au cimetière
Demander ce qui reste aux maîtres d'autrefois !

La mort enfin reprit ton âme déjà lasse...
Le poète se sent vers ta tombe entraîné.
Près de toi, garde-nous une prochaine place :
Au revoir, Prince Hamlet, doux Prince, frère aîné.

Desdemona

O pauvre Desdémone, ô victime splendide,
Es-tu donc morte ? Hélas ! tu sembles sommeiller.
Ta beauté reste pure et ta grâce candide,
Et tes longs cheveux roux flottent sur l'oreiller.

Que maudit soit le jour où tu te laissas prendre
Aux récits de bataille éclatants, enivrés !
Le Maure te saisit, tyran brutal et tendre
Qui noue à ton beau corps ses bras désespérés.

Dérision, il t'aime, et tu l'aimes, prodige !
N'en est-ce pas assez pour troubler sa raison ?
Il peut, quand il le veut, respirer sur sa tige,
Cette fleur de plaisir, cette fleur de blason.

Où sont-ils maintenant, blonde patricienne,
Tes amis, ton palais superbe et précieux,
Et, comme un miroir d'or, ta gaîté vénitienne
Qui captivait les cœurs et séduisait les yeux ?

O pauvre, pauvre femme ! Aujourd'hui c'est la guerre,
Ce sont les cris de mort qui fatiguent l'écho,
Les propos insultants, la souffrance vulgaire,
Le regard, le regard sinistre d'Iago.

Victime résignée, allons, chante le saule !
Voici le soir, tu peux rester seule, enlever
Ta robe de brocart trop lourde à ton épaule,
Puis, fixant dans la nuit tes grands yeux bleus, rêver,

Rêver que si le sort, enfant, t'avait bénie,
Il t'aurait accordé quelque charmant époux,
Un beau seigneur d'un noble et candide génie,
Qui, jeune comme toi, n'eût pas été jaloux.

IV

Les Filles de Corneille

Vous voici donc, ô vous qui, par tant de liens,
Avez saisi mon cœur dès ma première veille.
Répondez-moi ! Comment, en mots cornéliens,
Vous dire : Je vous aime, ô femmes de Corneille ?

Amantes sans remords, mères aux yeux jaloux,
Filles aux doigts sanglants, généreuses rebelles,
Superbes visions, comment vous dire, à vous,
Qu'on vous donne sa vie, et qu'on vous trouve belles ?

Vos traits sont d'un dessin parfait. Vos cheveux lourds
Rejettent noblement votre front en arrière,
Si bien que vous cherchez tout en haut vos amours,
Ardents comme un défi, purs comme une prière.

Rien n'égale en blancheur vos espoirs indomptés ;
Une candeur auguste et sainte vous protège :
D'un geste fier, à chaque instant, vous remontez
La pourpre impériale à votre cou de neige.

Dans votre charme austère il entre du mépris.
Si gracieux qu'il soit, le pli de votre lèvre
Semble fait pour l'amère éloquence et ses cris
Plus que pour le baiser et sa subtile fièvre.

Tout en vous est bravoure et tout est loyauté.
Votre haine elle-même a de divines flammes !
Un esprit pénétrant brille en votre beauté,
Et surtout, vous avez vingt ans, ô chères âmes.

Dormez votre sommeil !

I

Dormez votre sommeil, ô riches de la terre !
Vous aussi, pauvres gens, que nul n'ensevelit.
Quoi que la sombre mort cache dans son mystère,
On trouve au moins la paix au fond du dernier lit.

La paix, cette chimère ardemment poursuivie,
Ce pain de pur froment dont nous avons tous faim,
Le délice éternel impossible à la vie,
L'idéal absolu, la paix, la paix enfin !

Dormez votre sommeil ; il est la récompense,
Le salaire suprême et durement gagné,
Car c'est une âme en deuil que toute âme qui pense,
Et tout cœur qui bat a saigné.

II

Vous avez tous connu la peine ou la torture,
Douleur que l'on étale, affront qu'on tient secret,
Et l'amour, cette étrange ou sinistre aventure
Que trouble le remords, et qu'éteint le regret.

L'ambition vous a serrés dans ses tenailles,
L'ennui vous a jetés au combat accablant ;
Et vous avez senti, jusque dans vos entrailles,
L'orgueil blessé, l'orgueil plonger son fer brûlant !

Que de voix à vos cris n'ont pas daigné répondre !
Que d'espoirs ont saisi vos cœurs pour les briser !
Un avenir rêvé qui tout à coup s'effondre ;
Une fleur qu'on préfère et que sèche un baiser.

III

Vous avez tous souffert, tous, quel que soit votre âge
En ce monde mal fait, en ce monde de rien.
Vous avez en vivant, prouvé votre courage ;
Et maintenant, ô vous qui dormez, dormez bien !

Si vous sortiez jamais du sépulcre, ô folie !
Vous verriez, étonnés d'un silence outrageux,
Votre pauvre mémoire en tous lieux abolie,
Et des bouquets pourris sur vos marbres fangeux.

Peut-être avez-vous eu la gloire ? Mais qu'importe ?
Vous chercheriez en vain, c'est un rêve qui fuit !
Votre immortalité d'un jour, à jamais morte,
Et vite, vous voudrez rentrer dans votre nuit.

IV

Ah ! le Lazare juif, ranimé par Dieu même,
Eût dû se cramponner des deux mains au caveau
Et crier : « Laisse-moi mon bon sommeil que j'aime ;
Ne me condamne pas à vivre de nouveau !

As-tu si grand besoin qu'une foule t'encense,
O Christ, prophète aveugle, impitoyable Dieu,
Que tu n'hésites pas, pour prouver ta puissance,
A relever mon front vers l'ignoble ciel bleu !

Mon devoir était fait, mon épreuve finie.
Ouvrir ma tombe, ouvrir mon linceul, me crier :
Lève-toi ! Lève-toi pour une autre agonie —,
O Sauveur, c'est d'un meurtrier. »

A Chimène

Le voyageur sur le chemin
Qui va de Burgos à Saint-Pierre,
Chasse du revers de la main
Un peu d'importune poussière.
Et le voyageur ne sait pas
Que c'est de la poussière humaine,
Et qu'il a foulé sous ses pas
Tout ce qui reste de Chimène !

Chimène qui, jadis, lorsque j'étais enfant,
M'apparaissait vivante aux feux de mon aurore ;
Qui plus tard me rendit mon espoir triomphant,
C'est peu de dire aimer, voyageur, je l'adore.
L'oubliera-t-on jamais la vierge de beauté,
L'amante généreuse et la fille imprudente,
Qui mit dans son devoir tant de subtilité
Et dans sa passion tant de franchise ardente !

Ami qui marches, l'aimes-tu ?
Aime-la, c'est un très bon signe;
Aime-la, c'est une vertu,
Quand de son amour on est digne;
Aime-la, c'est un talisman
Où déjà la gloire est en gage....
Et songe à son noble roman
D'un si magnifique langage !

La brave enfant ! Rodrigue avait, dans un duel,
Tué son père. Alors, voyant sa race éteinte,
Elle vint chez le roi : — Sire, un coup trop cruel
A déchiré mon cœur, en vous portant atteinte.
Le roi dit : — Que veux-tu de moi ? — Sire, je veux
Faire à mon père mort une illustre famille ;
Son vainqueur pouvant seul fournir de tels neveux,
Donnez-moi pour époux Rodrigue. — Prends, ma fille.

Ami qui marches, c'est ainsi
Que Chimène épousa Rodrigue.
En ces temps-là, le cher souci,
L'effort constant, l'unique intrigue
Servait sans trêve et préservait
L'Honneur, l'Honneur pur de la race ;

L'amour en souriant suivait
Et jetait des fleurs sur la trace.

Et ce pays est bien le sien : c'est le décor
Qu'il faut à sa terrible et douce tragédie.
C'est son vrai patrimoine. On croit la voir encor
Avec sa lèvre en fleur et sa pudeur hardie.
Elle est là, si flexible et si forte, écartant
Comme un voile sacré la douleur étouffante,
Prête à l'amour ! Voici son regard éclatant
Et sa grâce d'enfant et son charme d'infante.

Voici Chimène, voyageur !
Sous le clair soleil, c'est son âme
Que tu respires, tout songeur,
Quand s'élève un souffle de flamme;
Et quand, du haut des sierras,
La nuit se répand, bleuissante,
Sur ton front passe caressante
La blanche fraîcheur de ses bras.

Quand la neige fut venue...

A Camille Gaté.

Quand la neige fut venue,
La cigale à demi nue,
Ayant faim plus qu'à demi,
Cédant au vent qui l'emporte
Vers le seuil de la fourmi,
Osa frapper à la porte.

Et, frissonnante d'effroi,
Elle cria : « Donnez-moi
Pour cet hiver qui commence
Place à votre cher foyer,
Et vous aurez ma romance
Et mon amour pour loyer.

Ouvrez-moi, je vous en prie :
C'est la campagne fleurie,

C'est l'été clément et doux
En sa splendeur sans égale,
Que vous recevrez chez vous
Avec la pauvre cigale !

La cigale ainsi chantait,
Et la fourmi l'écoutait,
Mais, hélas ! comprenait-elle ?
Et le froid sur les vitraux
Posait sa fine dentelle,
Et tressait ses blancs coraux.

La dure et folle ouvrière
Répond à cette prière :
« Mon bois brûle : va-t'en donc,
Que ma porte se referme ! »
La cigale dit : « Pardon. »
La nuit tombait ! nuit sans terme !

Quand le jour vient l'éveiller,
La fourmi va balayer
La neige devant sa porte,
Et, dans la neige, elle voit
La pauvre cigale morte,
Morte de faim et de froid.

La fourmi comprend son crime,
Elle traîne sa victime
Près du feu, près du bon feu ;
Elle la soigne, éperdue.
Mais en vain ! Il faut un Dieu
Pour qu'une âme soit rendue.

Depuis ce jour, mes amis,
Vous avez chez les fourmis,
Quand le vent d'hiver agite
Leur fenêtre et leur volet,
Bon feu, bon souper, bon gîte,
Et le reste, s'il vous plaît.

Le Grand frère

Vaillant comédien, cher poète, grand frère,
J'aime ta fantaisie à l'éclatant essor,
J'aime ton jeune espoir bravant le sort contraire,
J'aime ton rire ardent, généreux, téméraire,
S'acharnant sur le mal comme une abeille d'or ;

J'aime ton cœur blessé par un amour indigne,
Étalant sa douleur sans en vouloir guérir,
J'aime tes beaux yeux bruns que je voudrais rouvrir,
J'aime tes longs ennuis de Dieu qui se résigne,
J'aime tes longs efforts d'homme prêt à mourir.

J'aime tes amitiés, j'aime tes haines franches,
J'aime ta raillerie où le frais souvenir
Mêle des perce-neige et des lys aux pervenches,
J'aime tes nobles mains, si droites et si blanches
Qu'elles font couler l'or sans en rien retenir.

V

Le XVIIIe siècle

Siècle séduisant, siècle étrange,
Le plus français, le moins chrétien,
Siècle d'or, de poudre et de fange
Où tout est trop mal ou trop bien.

Siècle de merveilleux contrastes,
Es-tu sincère ou railles-tu ?
Ce sont les moins purs, les moins chastes
Qui servent le mieux la vertu ;

C'est Rousseau, rhéteur famélique,
Triste citoyen sans cité,
Qui reconstruit la République
Dans son antique majesté,

C'est Voltaire, roi de l'intrigue,
Dédaigneux du peuple obsédé,
Qui, par cent coups, brise la digue
Par où le peuple a débordé !

Partout où librement on pense,
Partout où librement on rit,
Partout où, sans fin, l'on dépense
Des trésors de cœur et d'esprit,

C'est-à-dire partout en France,
Du haut jusqu'en bas, même en bas,
C'est pour la vaste délivrance
Que se livrent tous les combats.

Poème exquis, pamphlet infâme,
Effort sacré, travail maudit,
Tout se transforme en pure flamme
Qui réchauffe et qui resplendit.

On jette au feu qui s'en empare
Tout ce qui tombe sous la main,
Mais en est-il moins clair, le phare
Vers qui cingle le genre humain ?

O siècle que l'avenir presse !
Vieillir ? Est-ce qu'on a le temps !
Plus d'un y mourut de jeunesse
Qui touchait presque à ses cent ans.

Quelle que soit la tyrannie,
On trouve contre elle un recours :
Les beaux vers contre l'insomnie.
Et contre l'amour, les amours ;

Contre les cheveux blancs, la poudre ;
Contre les ennuis, l'opéra...
Il restait bien encor la foudre.
Patience ! Franklin viendra.

Mais, malgré sa force et son rire,
Ce grand siècle n'est pas heureux.
Sa force est souvent un martyre,
Son rire est parfois douloureux.

Une angoisse surnaturelle
Est au fond du rire forcé...
La France tressaille. Sur elle
Un souffle puissant a passé,

Et ce souffle, sur son passage,
Soulève la rébellion.
— « Prends garde au cheval, dit le sage,
Quand il a senti le lion !

Car la bête la moins maligne
Frémit alors, dresse ses crins,
Se raidit, se cabre, s'indigne,
Rompt ses liens, ronge ses freins. »

Ainsi, de trouble ou de colère
Le siècle entier semble broncher.
Et c'est le lion populaire
Que dans l'ombre il sent approcher.

On devine l'heure suprême
Dans les salons et dans les cours :
« Qui sait, dit Figaro lui-même,
Si nous vivrons encor huit jours ? »

Depuis le triste Louis Seize,
Noble ou bourgeois, chacun est prêt
A bien mourir, à la française,
Avec un sourire discret.

Chacun jette à ce qui l'entoure
Un long regard presque pieux.
L'instant est cher ; on le savoure
Comme un dernier baiser d'adieux.

O Beauté des choses qui meurent !
Les grandes ailes de la mort
Qui, sans les blesser, les effleurent,
Leur donnent un charme plus fort.

Cette âpre gaîté, cette orgie
D'esprit si vaillant et si fin,
Cette explosion d'énergie,
Ces espoirs ardents, c'est la fin !

Dans sa triomphante agonie,
Ce siècle, aux plus brillants attraits,
A joint l'attirance infinie
De l'abîme dont il est près.

Jean-Jacques

Le monde tout entier a tressailli, le monde
Des salons, de la cour, — et l'angoisse est profonde ;
Un livre a pris sur tous un empire absolu.
La langue se réduit à trois mots : « Je l'ai lu. »
C'est un chœur entraînant de voix ensorcelées ;
Les hommes sont ravis et les femmes troublées ;
Jamais livre plus fier, plus hardi, plus vivant,
Dans la chair du lecteur n'enfonça plus avant.
Et c'est un plébéien qui cause ce tumulte !
Mais autour du triomphe éclate au loin l'insulte :
Sans insulte il n'est point de triomphe complet.
— Hé, quoi, dit-on, Rousseau, Rousseau l'ancien valet,
Le rêveur qui se traîne, en s'adorant lui-même,
A travers les chemins fangeux de la bohême,
Vient prêcher la morale et faire le pédant !
Censeur, regarde-toi d'abord, et sois prudent
Il prétend conseiller la femme, mère ou vierge,
Mais il prend pour maîtresse une fille d'auberge ;

Il écrit des traités sur les enfants d'autrui,
Mais on sait ce qu'il fait de ses enfants à lui :
Il les expose, et part sans retourner la tête ;
Allégé des soucis paternels il apprête,
Pour réformer l'État, l'État où tout est mal,
Un régime parfait, équitable, idéal !
Mais toujours hors la loi, même en sa rêverie,
Citoyen platonique, il reste sans patrie ! —
Oui ! tout est juste, outrage et succès éclatant.
Usurpateur sans titre, il va régner pourtant.
Ah ! c'est que, dans son triste et vil apprentissage,
Cet homme qui ne fut ni pur, ni droit, ni sage,
Mais si profondément humain, en vérité,
A su voir, deviner, fouiller l'humanité ;
C'est qu'il est descendu dans ses mille aventures,
Au fond de l'impudeur comme au fond des tortures ;
C'est que son siècle entier, fier, brutal et moqueur,
Par des coups déchirants, est entré dans son cœur ;
C'est qu'enfin, dans un temps déjà si téméraire,
Seul il osa tout dire, ayant osé tout faire !
Et ce trésor de haine et d'amour éperdu,
Ouvrier sans pareil, il l'a mêlé, fondu
Et versé dans sa phrase amplement cadencée,
Où notre âme se prend, vibrante et balancée.

Et les femmes l'aimaient. Elles l'aimaient malgré
Sa barbe de huit jours et son bas mal tiré,
Malgré son humeur noire et son ignominie,
Car elles sentaient bien qu'en cet obscur génie
Qui de la passion fit l'unique devoir,
L'avenir se formait, plein d'horreur et d'espoir !

Le Fils de Rousseau

« C'est un monstre égaré sur terre. »
— « C'est, du moins, un vivant mystère »,
Répondent les plus indulgents.
C'est moi, le mystère incroyable !
Vous, dont l'humeur est pitoyable,
Ah ! bonnes gens,

Je dois être incompréhensible
Pour vous, pour votre cœur sensible
Et pour votre esprit paresseux.
Je devine votre épouvante,
Je n'en rougis ni ne m'en vante.
Hélas ! tous ceux,

Tous ceux de qui l'âme incertaine
Est à la fois douce et hautaine,
Ceux qui livrent de grands combats

Avec un dévoûment sublime,
Puis raillent, puis se font un crime
De choir si bas,

Tous ceux dont le rare génie
Est d'une clémence infinie,
Mais dont l'orgueil, l'orgueil fatal,
Poursuivant le bien sans mesure,
Troublé par la moindre blessure,
Fait tant de mal,

Ceux dont la fantaisie étrange
Vole à l'azur, tombe à la fange,
Et repart au feu de l'éclair,
Ceux dont la voix souple et traîtresse
Termine souvent sa caresse
En rire amer,

Ceux qui, laids quand ils sont moroses,
Ont de brusques métamorphoses,
Et semblent beaux comme des dieux
Quand ils sont émus de tendresse
Ou que la colère les dresse
Tout radieux,

Ceux dont le corps débile et frêle,
Par une pose naturelle
Vers le tombeau va se penchant,
Mais dont la main est assez forte
Pour briser parfois une porte
En la touchant,

Ceux qui, curieux d'aventures,
Ont épuisé plaisirs, lectures,
Tous les rêves inapaisés,
Tous les doutes, tous les systèmes,
Tous les cultes, tous les blasphèmes,
Tous les baisers,

Tous ceux qui, sans aimer, voulurent
Savoir l'amour et qui n'exclurent
Ni l'abjection, ni l'effroi,
Mais qui, pris à ces comédies,
Ont été, dans leurs perfidies,
De bonne foi,

Ceux que le mal impérissable,
Comme la mer marque le sable,

A marqué de rides au front,
Tous ceux qu'a fatigués la vi ,
Ceux à qui la mort fait envie,
Me comprendront.

Le Neveu de Diderot

D'abord l'existence m'a plu.
Contente d'être inassouvie,
Ma faim juvénile a voulu
Gloutonnement mordre à la vie.

Les livres, le travail, les hommes et les choses
Aiguillonnaient alors mon royal appétit ;
Je buvais les rayons, je dévorais les roses ;
Pas un gouffre d'amour que mon cœur n'engloutit !

Ambition épouvantable,
Je désirais, sur l'univers,
Comme un écolier sur sa table,
Creuser mon nom avec mes vers.

Au milieu des grands mots on se sentait à l'aise :
Droit, liberté, progrès : caquet éblouissant !
Notre chanson à boire était la Marseillaise,
Chanson à boire, à l'heure où l'on eût bu du sang.

Pourtant l'âme n'était point dure :
Ce n'était pas, en vérité,
Par orgueil, par vanité pure
Que nous faisions la charité.

Je voulais tout sentir, tout voir, à toutes forces :
Les grands hommes, les grands combats, les grands chemins,
Je voulais pénétrer l'essence, et de mes mains
Fendre le vêtement et crever les écorces.

J'ai foulé des parquets princiers
Où l'or à la pourpre se mêle,
J'ai fait crier sous ma semelle
La neige vierge des glaciers.

J'ai fait sonner mes pas sous la voûte des temples.
J'ai béni la matière auguste. J'ai suivi
Bien des sages leçons et des mauvais exemples,
Puis le flot rayonnant de l'Art seul m'a ravi !

Gil-Blas

A A. Gabriel.

I

Gil-Blas ! saluez, c'est Gil-Blas !
Le souple héros de l'intrigue,
De l'aventure, de la brigue,
De la plume et du coutelas.

Voulez-vous un charmant complice,
Un insouciant compagnon,
Changeant de costume et de nom,
Et maraudant avec délice ?

Voici Gil-Blas ! Prenez Gil-Blas !
— Il est aussi, malgré ses vices,

Un bon laquais, propre aux services
Des actrices et des prélats.

Ce cher serviteur, ce doux cuistre,
L'accablez-vous ? Vous le comblez :
Au besoin, si vous le voulez,
Vous pouvez en faire un ministre.

Ministre à tout faire, parfait,
Prompt au larcin, prompt à l'aumône,
Et gambadant autour du trône,
Comme hier autour du buffet.

La fortune passe ; il s'élance :
« Dame fortune, par pitié !... »
Et soit dédain, soit amitié,
Elle le bombarde Excellence.

Quittant l'office et le grenier,
Il pille le trésor, en homme
Dont longtemps la main économe
Fit danser l'anse du panier.

Mais s'il vole, c'est qu'il veut rire,
Et s'il ment, c'est par charité...
Car on sait que la vérité
Saisit le cœur et le déchire.

Malgré toute vaine rumeur,
Malgré l'injustice et l'outrage,
Malgré la faim, malgré l'orage,
Il conserve sa belle humeur.

Toujours à quatre pas du gouffre,
Il voit les hommes sans mépris.
« Je ne vaux pas moins qu'eux. J'en ris !
Je ne vaux pas mieux. Je les souffre.

L'intérêt est la bonne loi.
Ce que je laisserais en route,
Un autre le prendrait sans doute
Et l'emploierait moins bien que moi. »

Docile au hasard qui le mène,
Il le corrige avec succès,
Brillant d'un esprit tout français,
Il est de la moyenne humaine...

II

Gil-Blas, de la moyenne humaine, ce valet,
Ce lâche aventurier, ce complaisant alerte !
Mais son âme n'était qu'une matière inerte,
Dont le destin moqueur faisait ce qu'il voulait.

Quand on la lui dorait, il bénissait sa chaîne.
Il n'avait ni grandeur, ni profonde gaîté ;
Rien en lui ne vibrait au nom de liberté ;
Pas de foi, pas d'amour et pas même de haine !

Jamais en traversant les forêts et les monts,
Il n'eut un seul regard pour la nature sainte,
Et jamais les beaux vers, par leur divine plainte,
N'ont tiré de ses yeux les pleurs que nous aimons.

Gil-Blas ne fut pas même un homme. Un homme pense,
Un homme croit ou cherche, un homme espère et veut.
La passion l'emporte et l'Idéal l'émeut,
Et la douleur sacrée en est la récompense !

Tout homme a dès l'enfance un doux rêve obstiné :
Amour, ambition, science ou poésie.
Et qu'importe plus tard la carrière choisie !
Le rêve va devant : tout est illuminé.

C'est pour lui qu'on travaille et qu'on souffre et qu'on lutte,
Et le rêve toujours nous prépare des fleurs.
Des fleurs pour la victoire, aux superbes couleurs,
— Des fleurs encor, des fleurs pour parfumer la chute.

Oui ! c'est l'Idéal seul qui fait l'humanité.
Aussi Gil-Blas n'a rien d'humain ; — c'est une chose,
C'est un jouet plaisant où l'esprit se repose,
Mais que le cœur, plus fier, n'a jamais accepté.

VI

Haydn

A Thérèse F.

Au théâtre de Vienne, en sa loge, un beau soir,
Parut l'Impératrice éclatante, Marie
Thérèse. En souriant près d'elle vint s'asseoir
L'archiduchesse avec sa ceinture fleurie.

L'Impératrice dit un mot. Les chambellans
Introduisirent dans la loge souveraine
Un vieillard au front chauve, aux pas déjà tremblants ;
C'était Haydn, le maître à la fierté sereine.

« Prenez le premier rang, Maître : on vous attendait »,
Disait l'Impératrice en sa grâce infinie.
Le public applaudit l'hommage que rendait
La Majesté du Trône à celle du Génie.

Puis, ce fut dans la foule un long frémissement,
Lorsque l'archiduchesse, en ce temps-là si gaie !

Détachant une fleur de son bouquet charmant,
La mit dans cette main sublime et fatiguée.

Et la mère et la fille, avec des yeux ravis,
Inventant pour Haydn des faveurs excessives,
Célébraient sa science, imploraient ses avis,
Et parfois, se taisant, le regardaient pensives.

Le Maître tout à coup, en parlant de son art,
Eut un frisson, qu'il sut dompter avec courage,
— « Qu'avez-vous ? » lui dit-on. Et, tout bas, le vieillard
Répondit : « Rien. J'ai froid. Pardonnez à mon âge ! »

L'Impératrice alors, oubliant l'opéra,
Et le peuple étonné qui, de loin, l'examine,
Se leva, disparut un instant, puis rentra
Apportant à pas lents son long manteau d'hermine.

Et sur le dos d'Haydn, le vieillard triomphant,
Au front duquel reluit la couronne idéale,
Comme une jeune mère habille son enfant,
L'Impératrice mit l'hermine impériale.

Le Rire des choses

Je hais les deuils et les névroses
Et le pessimisme effronté.
Je ne vois dans les cœurs moroses
Que faiblesse ou méchanceté.

Les jours sont clairs, les soirs sont roses,
Partout le rire et la santé !
On parle des larmes des choses,
Savourons plutôt leur gaîté !

J'adore la joie éternelle,
Je voudrais m'absorber en elle,
Ah ! mourir au mois de juillet,

Et que mon sang à flots ruisselle
Sous le lis, la ronce ou l'œillet,
Dans la splendeur universelle !

Une Femme de Shakespeare

A Mademoiselle Amélie L.

Il a le plus beau corps et le plus noble esprit.
Sa force est gracieuse et sa douceur vaillante.
S'il me blesse, je l'aime, et quand il me sourit,
Je sens se fondre en moi ma vertu défaillante.

Je fais ce qu'il me dit et veux ce qui lui plaît,
Je reste à lui. Je suis fière d'être sa chose,
Et je serais heureuse, en mourant, s'il voulait
M'effeuiller l'âme ainsi qu'il effeuille une rose.

M'aime-t-il ? Je ne sais et je n'ose y penser.
A son premier regard je m'offris de moi-même,
Et vers moi sans dégoût il daigne s'abaisser...
Mais quelle femme, hélas ! vaut la peine qu'on l'aime ?

Je ne puis vraiment pas l'appeler mon vainqueur :
Car, je ne combats point : je l'attends ; qu'il me prenne !
Il est mon Dieu. Sa voix m'enveloppe et m'entraîne,
Et son nom est gravé dans le cœur de mon cœur.

Rosine

A Madame Marie H.

Rosine songe à sa fenêtre. Elle est comtesse,
Mais comtesse qui pleure. Hélas ! Almaviva,
C'était ton cœur et point ton nom qu'elle rêva :
Doux rêve devenu cruel à sa tristesse.

Quoi ! si vite l'amour perd sa délicatesse !
Si vite ?... Mais voilà dix ans qu'on l'enleva.
Oui, dix ans ! Comprend-on pourquoi le temps s'en va,
Quand les jours sont si longs, avec tant de vitesse ?

Dans l'ombre un espion l'observe : son époux !
Depuis qu'il a cessé d'aimer, il est jaloux, —
Autant que Bartholo, mort la veille, pauvre âme !

Le jour se lève et montre un ravissant tableau :
Chérubin écrivant des chansons pour sa dame...
Si pourtant elle avait épousé Bartholo !

VII

LES

Dernières œuvres de Beethoven

A Maurice Barrès.

Le sort, par une lâche et cruelle ironie,
Rendit sourd Beethoven, plein de deuil et d'effroi.
Le fier compositeur, le tout-puissant génie
Était comme exilé des chants de l'harmonie
Et du monde des sons où seul il était roi.

L'orateur dont la gorge est blessée et muette,
Le vétéran pour qui le fusil est trop lourd,
Le peintre dont les yeux sont éteints, le poète
Privé de la jeunesse et de la vie en fête,
Sont moins tristes qu'un roi des sons devenu sourd.

Beethoven s'écriait : « O Dieu du ciel, accorde
A ton vieux serviteur d'entendre au moins ta voix ! »

Le ciel aussi fut sourd et sans miséricorde. —
Le maître alors se fit faire un piano sans corde,
Simple clavier très souple où promener ses doigts.

Chaque jour, le vieillard, pour tromper sa souffrance,
Allait au clavecin dérisoire et jouait,
Il s'enivrait bientôt de sa désespérance,
Et c'était une longue et tendre confidence
Du musicien sourd à l'instrument muet :

Il disait la splendeur par ses vingt ans rêvée,
La gloire souriant partout à l'horizon,
La sonate infinie, hélas ! inachevée,
Et par les rythmes d'or son âme soulevée,
Étouffant sous le ciel comme en une prison ;

Et ses chers souvenirs : la campagne romaine,
Et la Transtévérine au teint pâle, aux yeux bruns,
Qui, sur le Tibre aimé de la lune sereine,
Abandonne sa barque au fleuve qui l'entraîne,
Lentement, dans le calme et l'ombre et les parfums ;

Il disait la maison étroite et familière,
D'où jadis il lançait ses hymnes triomphants,
Les vieux murs égayés d'iris bleus et de lierre
Et le jardin touffu, verte et libre volière,
Toujours rempli d'oiseaux, de femmes et d'enfants ;

Il disait sa chimère ardemment poursuivie,
La chimère d'amour au charme sans pareil,
L'outrage et le succès, la louange et l'envie,
Tout ce qui dans sa belle et lamentable vie
Fut brûlé par la foudre ou bien par le soleil...

Il jouait, et son jeu caressant ou tragique,
Ses yeux, si doux parfois, qui soudain flamboyaient,
Avaient tant de puissance expressive et magique,
Que, dominés par cette idéale musique,
Les témoins, ne pouvant l'entendre, la voyaient.

Et, quand le Dieu laissait retomber sa victime,
Ils pressaient Beethoven : « Que de trésors perdus !
O Maître ! écrivez-nous cette page sublime.
Sacrifier ainsi des chefs-d'œuvre est un crime :
Dieu vous les a prêtés, c'est à tous qu'ils sont dus. »

— « Mes amis, mes amis, répondait le vieux maître,
Je ne suis plus heureux, j'ai l'âge d'un aïeul,
J'ai pour les autres fait beaucoup : c'est trop peut-être.
Très peu de temps me reste, il faut donc me permettre
De faire quelque chose aussi pour moi tout seul. »

Ainsi, de Beethoven au dernier guitariste,
Tout artiste blessé, pauvre, errant, sans appui,
Compose des chefs-d'œuvre à l'accent mâle et triste,
Qu'il renferme jaloux dans son âme d'artiste,
Et qui, faits pour lui seul, ne vivent que pour lui.

La Muse aux yeux de feu...

La Muse aux yeux de feu, la Muse aux dents serrées,
Muse de la satire et de l'Hymne cruel,
Exhale sa colère en strophes inspirées
Et les jette en défis à la face du ciel.

Et pourtant elle était jadis heureuse et calme ;
Pieuse, elle illustrait les héros et les Dieux,
Et sa main mollement laissait pendre une palme
Dans la sérénité du monde radieux.

Mais le ciel s'est couvert d'orages, et la terre
D'infamie et d'horreur comme d'un voile noir.
La Muse interrompit ses chants : la Muse austère
Comprit que le courroux devenait un devoir.

L'Immortelle a d'abord essayé de sourire,
Puis, lasse de cacher son mépris étouffant,
Arrachant d'un seul coup les cordes de sa lyre,
Elle s'en fit un fouet sonore et triomphant.

André Chénier

A mon ami, Émile Vernolle.

André Chénier ! Son nom tout seul est un poème !
Nul homme n'a le droit d'en parler, s'il ne l'aime,
Car il a réuni les plus beaux dons du sort ;
Le génie et l'amour, la jeunesse et la mort.

Il est aimé des Dieux, disait le vieux poète,
Celui qui meurt très jeune et meurt en pleine fête.
Sa mort, sans rien d'amer, de lent ni de banal,
A l'exquise fraîcheur d'un départ matinal.
La mort d'André Chénier est plus sublime encore :
Une pourpre éclatante et pure la décore :
Le sang coulant à flots pour le droit opprimé.
Ah ! pauvre André Chénier, les Dieux t'ont bien aimé !

Les Dieux, disons les Dieux. Oui, les Dieux de la Grèce,
Dieux de gaîté, de force et de saine allégresse,
Qui vivent dans la joie, et, cruels ou cléments,
Prêtent leur face auguste aux vagues éléments ;

Les Dieux qu'on adorait dans la splendeur des choses
Et dont l'ombre flottait parmi les lauriers roses,
Dieux toujours plus nombreux, que l'artiste inspiré,
Dans le marbre ou l'airain ou le livre sacré,
Multipliait sans fin aux yeux ravis des hommes.

Ces Dieux, longtemps trahis, tout loin que nous en sommes,
Le premier d'entre nous, Chénier les a connus.
Aimé par eux, ses vers sont de tous bienvenus.
Ses vers, joyaux brillants que sa main délicate
Parait avoir taillés dans l'iris ou l'agate,
Tandis que le printemps, qui tient en une fleur,
Les imprégnait de sève et de fraîche couleur !

L'amour n'a pas gardé de secrets pour ton âme,
Chénier ! Ta poésie échauffée à sa flamme,
Jette en ton siècle entier un éblouissement.
Et quel artiste fut plus pur et plus charmant ?
D'un trait, tu peux tout peindre et d'un mot tout décrire.
On pleure, et tu n'as pas cessé de nous sourire,
On sourit, et des pleurs mouillent encor tes yeux.
C'est que tu sais jouer, maître capricieux,
Du bout de ton archet qui frémit et soupire,
Sur les fibres du cœur comme sur une lyre.

Mais, ô Chénier, l'orage a soudain éclaté
Sur ton cher cabinet de travail enchanté,
Où tout ce qui vivait se p'aisait tant à vivre
Que la fleur enfermée aux pages de ton livre
Conservait son parfum et ne se fanait pas.

Ah ! le temps sans pitié des généreux combats !...
Tu crus devoir à tous ta voix et ta présence,
Et, dédaignant ta part de gloire et de puissance,
Tu n'as revendiqué que ta part de danger.

Ici, nous t'aimons plus encor, — sans te juger.
Nous ne descendrons pas dans l'obscure mêlée:
La justice elle-même en sortirait troublée !
Prodigue de beaux vers, ta folie eut raison.

Un soir, des ignorants t'entraînent en prison.
Que vas-tu devenir en proie aux démagogues,
Toi, le poète ami des riantes églogues,
Entre ces murs remplis d'épouvante et de deuil ?

Mais tu trouvas, cachée aux geôliers, sur le seuil,
Ta Muse qui, debout, un peu pâle et muette,
Adossée à la porte, attendait son poète.

Et quand tu pénétras, ô gracieux martyr,
Dans l'affreux cabanon, d'où l'on craint de sortir,
Elle saisit ta main doucement, l'immortelle :
« Viens ! nous travaillerons bien mieux », te disait-elle.
Elle s'assit alors à la table de bois,
Prit ta plume, appuya la tête sur ses doigts,
Puis elle murmura, docile et très savante :
« Vous plaît-il de dicter à votre humble servante ? »

Elle écrivait très vite, hélas ! ayant appris
Que le sort mesurait ton temps, pour nous sans prix,
Et tout ce qui passait par sa main qui devine
Prenait à ton insu de sa candeur divine.

Tu lui dictais ! — Déjà l'antique liberté
Rentrait dans ton cachot avec l'immensité.
Tu lui dictais d'abord des satires armées,
Tourbillons éperdus de feux et de fumées,
Où tes bourreaux, saisis aux griffes de tes vers,
Ont roulé jusqu'à nous tout garrottés d'éclairs.

Tu lui dictais aussi quelques odes plaintives
Sur les regrets touchants des aimables captives,

Doux lys, fiers de leur neige et de leur poudre d'or,
Qui disaient au couteau : qu'ils voulaient vivre encor !
A ces vers où l'amour malgré les pleurs s'allume,
La Muse quelquefois laissait tomber sa plume.
Elle te regardait de son regard profond,
Puis elle reprenait sa tâche. Que lui font
Ces femmes aux cœurs vains, aux âmes infidèles ?
Son immortalité n'est pas jalouse d'elles,
Et c'est même en ces vers où sa main a tremblé
Qu'on sent le plus de grâce et de charme voilé.

Un matin, en prenant ta place accoutumée,
Tu vis qu'elle pleurait, la Muse bien-aimée,
Et tu lui dis tout bas : « C'est donc pour aujourd'hui ? »

Ton dernier jour, un jour de juillet, avait lui.
Mais quand sur l'échafaud tu retournas la tête,
Tu la vis, les deux bras tendus vers son poète.
A ce signe suprême et pendant un instant,
L'avenir tout entier t'apparut, éclatant.

Tu vis les cœurs humains remplis par ton génie,
Ton nom loué de tous, ta mémoire bénie,

Et les fleurs de ton livre écloses dans les cieux ;
Ton oreille entendit le bruit délicieux
De tes vers récités par des lèvres charmantes,
Poète des soldats, adoré des amantes !
Tu connus d'un seul coup tout ce qu'on dit de toi,
— Jusqu'à ces humbles vers où j'ai mis tant de foi.
Ainsi la Muse, au lieu même de ton supplice,
Te résuma ta gloire en t'offrant son délice,
Et dit, dans un baiser sur ton front rayonnant :
« Nous pouvons bien partir, n'est-ce pas, maintenant ? »

A Covent-Garden

A A. Leclaire.

Un jour, André Chénier, — ce jour lugubre et terne
Était un jour anglais, — entra dans la taverne
De Hood, au vieux Covent-Garden. En ce moment
Fatigué, désolé de son isolement,
Après avoir erré, pensant à l'Art, son culte,
Parmi ce grand désert d'hommes et de tumulte,
Il entrait là, pour rien, pour rêver, pour s'asseoir.
On lui servit bientôt sur la table en bois noir
Un lourd et large pot de bière, plein de mousse.
Et lui, les yeux fermés, revoyait, blanche et douce,
La main qui lui tendait la coupe de cristal
Où pétillait le vin brillant du sol natal.
Son amie est bien loin. Que fait-elle à cette heure,
(Encor s'il était sûr qu'elle s'ennuie et pleure),
L'amie au fin profil, au teint pâle, aux grands yeux,
Au regard absorbant, tendre et délicieux ?

Partout autour de lui, dans l'épaisse fumée,
S'entassaient des marauds à la face allumée,
Qui buvaient, recueillis, ou jasaient lourdement.
Alors notre poète, esprit pur et charmant,
Mit la tête en ses mains pour fuir dans sa pensée.
Soudain, il aperçut une feuille, laissée
Par un marchand, avec quelques chiffres au coin.
Une feuille, un crayon : ah ! nous n'avons besoin
Que de ces instruments grossiers pour faire naître
La beauté que le ciel de son rayon pénètre.
Et Chénier oubliait la terre. Il écrivait
Ce qu'il sentait, ce qu'il pensait, ce qu'il rêvait...
— Et qu'il n'était pas riche et qu'il lui fallait vivre
Dans le royaume uni de la brume et du givre...
Hélas ! mes chers amis, puissiez-vous ignorer
Le mal d'être tout seul à Londre, et de pleurer ;
Les visages de glace, et cette politesse
Hautaine, et les regrets, et l'horrible tristesse
De sentir qu'un faquin est au-dessus de vous.
Résister ? et comment ? — Chénier est si jaloux
De la fierté candide où fleurit son génie,
Qu'il regarde déjà comme une ignominie
D'avoir à la défendre et contre qui, grands Dieux ! —
O Paris, ville exquise et foyer radieux,

Malgré ta raillerie et ton extravagance,
C'est toi la bonté même et la même élégance !
Ton air est enivrant comme un esprit subtil.
Reçois cette prière et cet encens d'exil,
O Paris ! — C'est ainsi que parlait la tendresse
D'André Chénier le Grec pour la nouvelle Grèce.
Il songeait aux efforts de Paris, à ses jeux,
A son rire, et surtout au grand souffle orageux
Qui passait, en faisant comme des feuilles d'arbres,
Frissonner longuement les palais et les marbres.
— C'était l'enfantement de l'inconnu. Demain !...
On arrive en courant au détour du chemin.
Un clair frémissement a déjà troublé l'ombre.
Que va-t-on découvrir au sortir du bois sombre ?
Le cœur du voyageur tressaille, et son fardeau
Semble moins dur. Sera-ce enfin l'Eldorado ?
Sera-ce la cité vraiment digne de l'homme,
Cité laborieuse, éclatante, économe,
Avec ses murs joyeux et son ciel enchanté ?
O peuple errant, sera-ce enfin la liberté ?
— Et Chénier écrivait toujours. Et ses pensées
Abondaient sur la page ardentes et pressées.
Mais un bruit tout à coup l'arrête en son essor.
On fermait la taverne. Un mot, un mot encor :

— « Des larmes ont mouillé ce que je viens d'écrire,
Mais ce sera peut-être avec un doux sourire,
Qu'un jour, plein d'espérance et libre de souci,
Au beau soleil français, je relirai ceci ! »

Nous avons tous connu ces heures d'amertume,
Nous avons tous aussi, dans le *spleen* et la brume,
Appuyé notre front par la mort effleuré
Sur nos mains qui tremblaient de fatigue, et pleuré.
Nous avons tous porté le deuil de nos chimères.
Jardin des Oliviers ! Jardin d'herbes amères,
Jardin des Oliviers, tous depuis Jésus-Christ,
L'artiste, le soldat, le vainqueur, le proscrit,
Nous avons tous couché sous ton ombre fatale,
Et las de l'injustice hypocrite ou brutale,
Nous avons murmuré dans un moment d'effroi :
« Ce calice, Seigneur ! éloignez-le de moi ! »
Comme Chénier, à l'heure accablante ou tragique,
Nous avons pris la plume — ah ! l'instrument magique, —
Et nous avons écrit comme on rêve, au hasard,
Et nous avons écrit comme on pleure, sans art.
Il nous semble qu'alors notre chagrin s'épanche
Avec l'encre qui vient noircir la feuille blanche !

Et quand on la retrouve en un livre oublié,
Ou dans quelque cahier à demi délié,
Ou dans l'habit qu'on donne au pauvre, cette feuille,
C'est avec joie, avec respect qu'on la recueille.
On la relit et l'on se dit : « Était-ce moi ?
Dans mon doute et mes pleurs que d'espoir, que de foi !
Ai-je vraiment bien fait de devenir un sage ? »
Et longuement alors on respire au passage
Fleur meurtrie et qui n'a pas vécu son matin,
Le parfum d'un printemps bien triste et bien lointain.

En 93

A Madame Émile Vernolle.

Qui croirait qu'en quatre-vingt-treize,
En pleine lutte, en pleine horreur,
Dans l'air glacé de la Terreur,
Notre vieille gaîté française
N'a pas un instant défleuri ?
Certes, l'on riait moins à l'aise,
Mais pourquoi donc n'eût-on pas ri ?

L'étranger passait les frontières.
Nous étions sans appui. Les rois
A nos libertés, à nos droits,
Jetaient leurs menaces altières ;
Mais si le sol était meurtri,
Les âmes demeuraient entières,
Et pourquoi donc n'eût-on pas ri ?

Dans les villes le soupçon règne.
Ce matin, c'est la trahison,
Ce soir, l'outrage et la prison,
Demain, mieux encor. Le cœur saigne.
Mais le cœur est vite guéri
Des maux que la raison dédaigne.
Et pourquoi donc n'eût-on pas ri ?

Choisissez : victime ou complice,...
Le complice périt plus tard.
Mais on meurt gaîment, avec art.
Et se moquer de son supplice
Au nez du justicier flétri
C'est un régal, c'est un délice.
Et pourquoi donc n'eût-on pas ri ?

Voilà bien l'âge magnanime,
L'époque féconde en héros,
Et tous, victimes ou bourreaux,
Arrivés au bord de l'abîme,
Saluaient de leur dernier cri
L'avenir qu'ils croyaient sublime.
Et pourquoi donc n'eût-on pas ri ?

VIII

Dans le désespoir

A Stanislas de Guaita.

Mourir ? Tu veux mourir ! Mais après ? — Que m'importe ?
A défaut de bonheur, j'aurai du moins la paix :
Je dormirai là-bas. — Et si tu te trompais,
Si tout n'était pas dit pour la pauvre âme morte,

Si, délivré du monde obscur où tu rampais,
Il te fallait reprendre un exil d'autre sorte,
Si la tombe n'était qu'une effroyable porte
Sur un enfer de flamme aux tourbillons épais !

— Soit donc ! Si le trépas n'est encor qu'une ruse,
Si le néant résiste encore et se refuse,
De toute ma vertu, partout où je serai,

Sans souci de ce doute affreux, — qui me décide,
Je voudrai ne plus être, et toujours j'oserai
Contre toute autre vie, un nouveau suicide.

La Beauté

A Madame André Marsy.

C'est toi qui nous séduis, c'est toi qui nous désarmes,
O Beauté,
Sans qu'on puisse savoir ce qui donne à tes charmes
Leur clarté.

Cette clarté se mêle au délire funeste,
A l'effroi,
Mais si bas qu'elle tombe elle est toujours céleste
Comme toi.

Il suffit d'un contour, d'un reflet, d'une ligne,
D'un accent,
Beauté sainte, et chacun te proclame, à ce signe
Tout-puissant,

Merveille autour de qui, très pur et très fidèle,
L'amour naît,

Et que, du premier coup, l'amant tout rempli d'elle
Reconnaît !

Aussi, demeures-tu la noblesse suprême,
Et peux-tu
Surpasser la puissance et la justice, et même
La vertu.

Sois bénie, ô Beauté ! Quand tu daignes descendre
Sur nos fronts,
Sans tenter de juger, sans chercher à comprendre,
Adorons !

Pauvres gens !

A Madame Marie R. F.

Pauvres gens, braves gens, mes frères !
Connaissons-nous notre bonheur ?
Pour nous seuls c'est un grand honneur
Que de secourir les misères.

L'argent du riche, quel qu'il soit,
Est sans valeur pour qui raisonne,
Froid à la main qui l'abandonne,
Lourd à la main qui le reçoit.

Mais la faible aumône de cuivre
Que nous offrons aux malheureux,
Chauffée à nos cœurs généreux,
Tinte gaiment et semble vivre.

C'est l'aumône de la pitié,
Semence assurée et féconde,
D'où germe et fleurit sur le monde
Une ample moisson d'amitié.

Pauvres gens, braves gens, mes frères,
Outre l'aumône et le secours,
Nous pouvons faire tous les jours
Des prodigalités plus chères :

Notre exemple vaillant et doux,
Notre gaîté contagieuse,
Et notre foi religieuse
Dans le progrès, qui sort de nous.

Mauvais guide et mauvais génie,
L'or est un mauvais conseiller.
C'est sur le plus riche oreiller
Qu'est la plus affreuse insomnie.

Nous avons, nous, l'espoir, la paix,
Et sous les fraîches vignes vierges,
Le joli vin clair des auberges
Qui rit dans les verres épais.

Dans nos fêtes, dont l'heure sonne,
Invitons tous les indigents....
Et le riche aussi : Pauvres gens.
Il ne faut mépriser personne.

Chère artiste...

Chère artiste aux grands yeux dont la douceur pénètre,
Au sourire léger de nacre et de carmin,
Vos magiques pinceaux font, d'un geste, apparaître
Près des lys d'aujourd'hui les roses de demain.

J'ai passé devant vous, en suivant mon chemin,
Trop près pour ne pas voir, mais trop loin pour connaître :
Si pourtant j'attachais ma vie à votre main,
Fine main de maîtresse, exquise main de maître,

Si j'osais vous offrir mon âme et son espoir,
Ne seriez-vous pas fière et joyeuse d'avoir,
Dans les fêtes de l'art où vous êtes comblée,

Cette âme de poète au généreux dessein,
Cette âme que l'amour parfumerait, mêlée
Comme une fleur ardente aux fleurs de votre sein ?

IX

Chateaubriand

A Sully-Prudhomme.

Chateaubriand vieilli, pensif et presque sage,
Frappé cruellement par le temps, au visage,
Trouvait après l'orage éclatant de l'orgueil
Dans sa désespérance un repos pour son deuil ;
Cloué sur un fauteuil, prisonnier dans sa chambre,
Il regardait le triste horizon de novembre.
— Hé ! quoi ? disait tout bas la femme aux yeux chéris,
Consolatrice aimable aux cœurs comme aux esprits,
Légère, blanche, et souple et pure comme un cygne,
Quoi ? n'avez-vous pas eu, vous, hélas ! le plus digne,
Quelques jours de bonheur noble et délicieux ?
— Fou, qui compte par jours le bonheur sous les cieux !
Répondait lentement, René, l'âme blessée.
— Une heure, alors ? Une heure est bien vite passée,
Mais c'est une heure enfin, heure de volupté,
De calme, de fraîcheur ou de félicité.

Et René, se taisant, suivait, devant les portes,
Le vol confus, le vol brisé des feuilles mortes.
— Tout enfant, à Combourg, votre étrange manoir,
Au bois, près de l'étang, sur la grève, le soir,
Lorsque, vous saluant déjà, la mer immense
Déroulait pour vous seul sa plus douce romance ?...
— Mon père m'aimait mal, ma mère m'aimait peu.
Je n'avais que ma sœur, qui m'a préféré Dieu.
Ce sont des souvenirs maudits : je les renie.
— Non, c'était la rançon cruelle du génie.
Plus tard, en découvrant tout un monde ignoré,
Que Dieu semble avoir fait pour vous, à votre gré,
Sous un dôme de fleurs, d'oiseaux et de lianes,
Traversant les forêts, contemplant les savanes, —
Vos domaines à vous, vos terres, Monseigneur
Du désert, — n'avez-vous pas connu le bonheur ?
Comme une île de fleurs qui des flots bleus émerge,
La nature s'offrait resplendissante et vierge...
— Ah ! la nature : alors j'en étais amoureux !
Elle n'a consolé jamais que les heureux.
— Ainsi, dans le désert, sous les larges étoiles,
En mer, lorsque la brise enflait vos blanches voiles,
Auprès des Atalas, dont le beau front doré
Se penchait aux genoux de leur maître adoré,

Et qui sur votre cœur pressaient leurs seins fidèles...
— Je me fuyais moi-même et j'avais horreur d'elles !
Tout entier à ma tâche obscure, je marchais.
Ce n'était certes pas l'amour que je cherchais.
— Mais votre œuvre fut bonne, exquise, étincelante !
Relevant d'une main notre foi chancelante,
Vous écriviez de l'autre un poème sacré
Que la France attendait d'un cœur désespéré.
Et deux fois précurseur, par un nouveau miracle,
Poète pour les uns, pour les autres, oracle,
Vous faisiez, ô sauveur d'un double honneur proscrit,
Mieux admirer Homère et mieux servir le Christ.
Chantre immortel d'Eudore et de Cymodocée,
Vous devez au bienfait divin de la pensée
Des heures de triomphe, et le bonheur est là.
— Des mots ! rien que des mots ! que tirer de cela ?
J'étouffe en ces châteaux de sordide fumée
Qu'élève et que dissipe un vent de renommée.
Ce ne sont que combats, trahisons et regrets.
Des lauriers ! mais qui sont greffés sur des cyprès.
J'ai connu la critique abjecte et l'ignorance,
Et le rire maudit qui perd l'esprit de France !
Grand Dieu ! Mettre son cœur sur du papier noirci.
Ridicule travail ! Dérisoire souci !

— Hélas ! il fallait donc à l'ardeur de votre âme
Le pouvoir et l'effort que le pouvoir réclame ;
Et votre volonté, dont le Ciel est l'appui,
Avait soif d'absorber les volontés d'autrui,
Et d'être l'âme unique animant tout un monde.
Vous avez réussi. Votre action féconde
Sur l'Espagne et la France et sur la chrétienté
A fait du grand poète un ministre écouté.
Vous avez combattu l'Empire né du crime ;
Vous avez assuré le trône légitime,
Puis, le trouvant trop lourd, vous l'avez rejeté
Au tombeau, plus bas même et de l'autre côté.
Et l'on s'est incliné devant vous. Votre gloire
Dans la chute imposait encore à la victoire,
Car elle a le prestige éternel. L'avenir
Saura ce qu'il vous doit et devra vous bénir
En trouvant tous vos pas imprimés dans sa voie.
— L'avenir, c'est le Sphinx dont nous sommes la proie.
C'est le monstre ignorant, cruel et paresseux.
Des plus illustres noms, il ne retient que ceux
Qui par leur vanité le dispensent d'étude.
Mesurons ses dédains à notre ingratitude !
Et peut-être, demain, vous entendez, demain,
La faible humanité qui change de chemin,

L'humanité de plus en plus civilisée,
Mais barbare et grossière au fond, fera risée
De tout culte et vivra sans beauté, sans essor,
Adorant les débris monnayés du veau d'or !
J'aurai donc travaillé pour elle. Quelle aubaine !
Quant au pouvoir, c'est le grand creux, la force vaine,
On ne commande pas, on obéit : à tous,
Aux rois, au peuple obscur, aux amis, aux jaloux,
Et l'on est un esclave envié sur sa route,
Enviant plus encor ! On est la clef de voûte
Qui, placée au sommet, supporte plus de poids.
Et cette oppression m'accablait autrefois,
Et j'en ai conservé, sans que rien le surmonte,
Un dégoût si poignant qu'il ressemble à la honte.
— Mais ces titres, ces croix et cette toison d'or,
Ces insignes sans nombre et pareils au trésor
De quelque cathédrale où règne votre culte ?
— Ces titres, j'en rougis, et cet honneur m'insulte.
Les sauvages qui m'ont abrité, quand j'ai fui
Par le monde, au hasard, l'opiniâtre ennui,
Étaient dans leurs déserts plus prudents et plus sages.
Pour un grain de cristal rouge ou bleu, les sauvages
Ne donnaient que de l'or, des terres ou des peaux ;
Et nous, pour des hochets moins rares et moins beaux,

Nous vendons notre honneur et notre bonheur même...
— Bonheur, avez-vous dit. Vous y croyez ! — Je l'aime,
Mais, hélas ! j'y crois peu. M'empêchez-vous d'aimer
Le Dieu que ma raison me force à blasphémer ?
— Ainsi, pas un moment jusqu'à l'heure dernière,
Pas une heure fleurie à l'odeur printanière
Dont le frais souvenir embaume chaque jour ?...
— Pourtant, je me souviens ! C'était au Luxembourg
En ce jardin qui tient au palais, un dimanche.
Quelques enfants jouaient. Dans la poussière blanche
Ils plongeaient à l'envi leurs petits doigts poudreux.
Les mères les suivaient avec des yeux heureux.
Les feuilles frissonnaient sous la brise expirante.
Une chaude lueur, oblique et pénétrante,
Mettait sur leurs cheveux un nimbe de gaîté.
C'était l'amour, c'était le soir, c'était l'été.
Les beaux enfants, vêtus de toilettes nouvelles,
Roses, joyeux, armés de râteaux et de pelles,
Jouaient, et jusqu'au fond de leur cœur étaient gais.
Moi, je les regardais de mes yeux fatigués,
De mes yeux — voyez-les — qui, jadis, pleins de flammes,
Ont vu trop de pays, trop de livres, trop d'âmes.
Devant moi, les petits, gravement, poursuivaient
Sur le sable (eux aussi !) l'ouvrage qu'ils rêvaient.

Pas un sourire, pas un cri ; mais sur leur bouche,
Sur leurs yeux que nulle ombre humaine n'effarouche,
Et sur leur joue en fleur, humide encor du ciel,
Où tout baiser devient candide et maternel,
Résidait, je l'ai vu, je crois le voir encore,
Lui, le Dieu, l'Inconnu que l'univers adore,
Le Bonheur ! J'en voulus ma part : je m'absorbai
Dans ce spectacle doux et court... Je retombai !
Je revenais à moi : chute que rien n'évite...
Je n'ai jamais revu le bonheur dans la suite.
Et voici que la fin approche. Il faut sombrer
Tout entier dans l'abîme, et sans même espérer...
Mais ne m'écoute pas, ô mon amie, et laisse
Les paroles sans charme où se plaît la vieillesse
En effleurant ton front, s'en aller à la mort,
Comme la feuille morte au vent glacé du Nord.

L'heure de mourir

A Madame Gosserez-Hinzelin.

A quel âge doit-on mourir ? Il est une heure,
Une heure culminante, un fugitif moment,
Où le sage devrait refermer brusquement
Le livre qui sourit ou le livre qui pleure,
Et partir sans regret en plein enchantement.

Mais, hélas ! on se dit lâchement : « Je veux vivre !
L'heure de bien mourir pourra souvent encor
Tinter à mon oreille avec ses notes d'or.
Patience ! Pourquoi ne pas finir le livre ?
Pourquoi briser ainsi mon âme en son essor ! »

Et l'on vit. On veut tout épuiser, et tout change.
On cherche en vain le chant jadis mélodieux.
Le pur amour s'abaisse aux soupçons odieux ;

L'aigle atteint dans le ciel expire dans la fange...
Penser que vous pouviez mourir si radieux !

On vous aurait pleurés : « Quoi ? si tôt ! C'est dommage. »
Votre tombe aurait vu de sincères douleurs.
On vous aurait offert à pleines mains les fleurs,
Les fleurs du souvenir et les fleurs de l'hommage,
Brillantes à la fois de rosée et de pleurs.

Oui, l'un devait mourir au berceau, doux et tendre :
Sa mère en y songeant croirait avoir rêvé ;
L'autre à vingt ans, l'épée au poing, le front levé ;
L'autre à l'âge viril ; l'autre enfin doit attendre
Qu'un siècle qu'il remplit se soit presque achevé.

Celle-ci doit passer comme la fleur nouvelle,
Cette autre au cœur de reine, aux regards éclatants,
Doit savourer l'orgueil de ses fiers quarante ans.
Plus d'une ne sera vraiment aimée et belle
Que sous de blancs cheveux, neige d'un vrai printemps.

Mais il faut la saisir, la minute opportune !
A peine si l'on tient ce qu'on tient dans sa main.
Sait-on ce qui menace au tournant du chemin ?

Connaît-on les retours cruels de la fortune ?
C'est un Dieu si moqueur que l'on nomme : Demain.

Lendemain de l'amour ! Lendemain du génie !
L'épine tout d'un coup se met à défleurir.
Trop tard ! Nul désespoir ne peut nous secourir.
Ah ! puissè-je échapper à cette ignominie
D'être semblable aux morts et de ne pas mourir !

Se survivre ! Déclin d'un astre qui scintille,
Vestige de beauté, fantôme d'amitié.
C'est mourir mille fois que mourir à moitié,
Et le vieux Figaro, blanchi sous sa résille,
Nous fait, par ses chansons, tressaillir de pitié.

La Poésie

Laisse-moi t'adorer toujours, ô Poésie,
Toi seule es le seul bien, le trésor immortel,
Toi seule en notre nuit, sous notre triste ciel
Mets un rayon de jour doux comme l'ambroisie,
Et fais, par la beauté d'une forme choisie,
Au feu de l'Idéal, éclater le Réel.

C'est toi la noble amie et la consolatrice.
Le prestige des mots souverain est en toi,
Par toi nos doutes ont la douceur de la foi,
Souple et fine, tu suis notre plus gai caprice,
Il n'est pas de douleur que ta voix ne guérisse,
Et tu donnes du charme à tout, même à l'effroi.

Suprême expression du cœur et du génie,
Art immatériel et pourtant radieux :
Au moment du combat, du deuil et des adieux,

A l'heure de souffrance, à l'heure d'agonie,
On retrouve toujours ta douceur infinie,
Toi qui séduis la femme, et qui créas les Dieux.

Seule, pour tes faveurs, tu choisis le plus digne,
Et ta fière candeur jamais ne se résigne
A vivre sous un front abject, dans un cœur dur,
Car ce n'est point en vain qu'en un temps moins obscur,
Nos maîtres de la Grèce antique ont fait du cygne
Le plus parfait chanteur puisqu'il est le plus pur.

Table des Matières

PREMIÈRE PARTIE

POÈMES

I

Pages.

La Vie 5

Amies 9

La dernière Fée 11

Adam chassé 16

Le Charnier des moines 17

II

Le Souverain bien 23

Souvenir 26

La Fleur de tout 27

Pages.
Plus jamais ! 28
L'Enfer 30

III

Stelle 33
Le Baiser 36
Mort de joie 38

IV

Pourquoi ne meurt-il pas ? 45
Pourquoi il vit ? 47
En chemin. 49
Les Élus. 53
La Mort. 55

V

Une fausse note 61
Les Martyrs inférieurs 63
En Wagon. 66
Une Larme 68
Au pied de mon lit 70

VI

Pages.
A mon gibier 75
Si Dieu se mettait en grève 77
L'Automne 79
Soleil d'hiver. 82
Une Séparation. 84

VII

Les Sages 93
Où vont tes yeux ? 95
Un peu de politique. 97
Rien ne m'était plus doux 100
Paysage lorrain. 101
Où Dieu se reconnaît 102
Larmes d'athée. 103

VIII

Dans les temples d'Asie 107
Fleurs d'orage 108
Madrigal forestier 110

Pages.
Chasse au marais 112
Fusil Lebel 115

IX

Par humanité 121
Le grand Secret 124
En Bretagne 125
L'Impossible 127
Vos deux mains 128
Ame morte 129

X

Nuit d'été 133
Acte d'amour 136
Un Miracle 137
Le Livre blessé. 139
Sous les sapins 140
Noël d'Alsace 142

XI

Le Fils de l'homme. 147
Les Vieux 150

Pages.
S'indigner et pleurer 153
Tristesse d'enfant 154
Le Duc de Sparte. 155

XII

Du lait de Parisienne 163
Ma Femme et mon Chêne. 165
La Reine orientale 167
Sur l'abîme 169
Le Vrai Recommenceur 171
L'Ange de la Patrie. 173
Le Dernier amour 177

DEUXIÈME PARTIE

POÈTES

I

Un Héros 185
La Mer de Grèce 187
Contes de fées 189
Le Cher passant 190

II

Pages.
A un tableau 195
Les Deux chansons 197
Rabelais 206
Des Roses 210

III

Le Songe d'une nuit d'été 215
Hamlet 221
Desdémona 223

IV

Les Filles de Corneille 227
Dormez votre sommeil 229
A Chimène 233
Quand la neige fut venue 236
Le grand Frère. 239

V

Le XVIIIe siècle 243
Jean-Jacques 248

Pages.
Le Fils de Rousseau. 251
Le Neveu de Diderot 255
Gil-Blas 257

VI

Haydn 265
Le Rire des choses 267
Une Femme de Shakespeare 268
Rosine 270

VII

Les Dernières œuvres de Beethoven. 273
La Muse aux yeux de feu. 277
André Chénier 279
A Covent-Garden. 285
En 93. 290

VIII

Dans le désespoir. 295
La Beauté 296
Pauvres gens ! 298
Chère artiste. 301

IX

Pages.
Chateaubriand 305
L'heure de mourir 312
La Poésie 315

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of O
Date Due

a39003 003413548b

CE PQ 2615
.I4P6 1890
C00 HINZELIN, EM POEMES ET PO
ACC# 1235752

Les Reliures Cara
TÉL.: (819) 686-2059
(MTL) 255-5203